WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 AOUT 1930 — NUMERO 13

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada - - - - $2.00
Etats-Unis - - - - $2.50
Europe - - - - $3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, LTD.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

L'HYDRAVION SERA LE CONCURRENT DU TRANSATLANTIQUE

Avant un an on aura placé un aérodrome océanique entre New-York et les Bermudes

New-York. — Edward-R. Armstrong, ingénieur conseil des intérêts Du Pont et inventeur de l'aérodrome océanique, a déclaré que, dans dix ans, les compagnies de navigation transatlantiques seront obligées d'envoyer à la ferraille des millions de tonnes de navires marchands à cause des progrès incessants que fait l'aéronautique. M. Armstrong parlait à cette occasion devant une quarantaine de banquiers et de courtiers de New-York sur les dernières expériences relatives à l'ancrage, au milieu de l'océan, de nombreux aérodromes océaniques marins à l'usage des avions qui traverseraient régulièrement l'Atlantique.

Cet aérodrome océanique n'est plus seulement un projet de réalisation éloignée, mais au contraire il sera commencé aussitôt que le côté financier de l'affaire aura été complété. M. Armstrong espère qu'avant un an on aura placé à mi-chemin entre les Bermudes et New-York, le premier de ces aérodromes océaniques, tout en acier et pesant 50,000 tonnes. Ce premier aérodrome ne sera que le premier d'une longue série qui relieront l'Europe et l'Amérique, et qui rendront possibles des envolées régulières de 34 heures entre les deux continents. Le coût d'un de ces aérodromes sera de $4,000,000, et il en faudra dix pour une chaîne complète.

Au moins 15 pour cent des 2,000,000 de voyageurs qui traversent annuellement l'océan seraient prêts à choisir ce nouveau mode rapide de transport aussitôt qu'il sera prouvé qu'il est sûr. Il en coûterait $8,000,000 par année pour maintenir un semblable service de transport et l'on croit que les recettes seraient de plus de $15,000,000. On se servira d'appareils Sikorski pouvant transporter 40 passagers.

En mémoire du folkloriste canadien Charles Marchand

Montréal. — La semaine dernière a eu lieu la bénédiction d'un monument sur la tombe de Charles Marchand, dont le nom vivra toujours dans le souvenir des folkloristes de chez nous. Ce monument, don de M. Alfred Martineau, porte l'inscription que voici: "L'apôtre de la bonne chanson française et du folklore canadien, Charles Marchand, 1890-1930". La touchante cérémonie était sous les auspices de la Société des Oliviers, dont le premier conseil comptait Charles Marchand au nombre de ses membres.

Un bandit attaque un train

Fort Frances, Ont. — Un train-passagers du Canadien National, voyageant entre Port Arthur et Winnipeg, a été attaqué, dimanche matin, aux premières heures, par un jeune bandit du nom d'Emery Frenette. Frenette n'a pas réussi à dévaliser le train mais, dans sa marche aventureuse, il a tué deux officiers de la douane américaine, puis a sauté sur la voie. Quelques heures plus tard on a retrouvé le meurtrier sur une ferme, où il a été tué à coups de pistolet par la police, car il a fallu faire le siège de la ferme devant la résistance désespérée du bandit.

Une femme est dévorée par ses chiens

Nice. — Mme Rose Thaon, veuve de 75 ans, vivait seule dans un petit appartement du quartier de Fabron; elle avait avec elle quatre chiens. Comme ses voisins ne l'avaient plus vue depuis une semaine, ils avertirent la police. Le commissaire fit enfoncer la porte de l'appartement. La septuagénaire était morte et son cadavre était presque entièrement déchiqueté par les quatre chiens.

Le nouveau ministère réélu par acclamation

Tous les ministres du cabinet Bennett ont été réélus par acclamation, lundi. Le gouvernement va donc pouvoir convoquer le Parlement sans retard pour faire face aux conditions difficiles créées dans le pays par le chômage.

DE BELLES FETES CHEZ LES ACADIENS

Un ralliement a eu lieu à Grand Pré pour perpétuer le souvenir d'Evangéline

Grand-Pré. — Cinquante jeunes filles de la Louisiane, portant le costume qui a été celui d'Evangéline, ont fait revivre l'Acadie et la dispersion, immortalisée par Longfellow. Un grand nombre de descendants d'Acadiens vivant actuellement aux Etats-Unis assistaient aux manifestations qui se sont déroulées dans le magnifique parc qu'entretient à Grand-Pré la "Dominion Atlantic Company" pour perpétuer le souvenir d'Evangéline. Les Acadiens du Nouveau-Brunswick et de la province de Québec étaient nombreux dans cette foule qui comptait plus de 3,000 personnes.

Toutes les nations qui ont joué un rôle dans la tragédie acadienne étaient représentées à ce grand ralliement acadien. Les Etats-Unis étaient représentées par M. John-C. Chase, lieutenant-gouverneur du Massachusetts et président de la Société historique de la Nouvelle-Angleterre. Le lieutenant-gouverneur J.-C. Tory, de la Nouvelle-Ecosse, représentait la Grande-Bretagne, le gouverneur-général et la couronne britannique. La France était représentée par M. Henri Coursier, chargé d'affaires de la légation française à Ottawa, M. S. Lafrancui, consul de France à Halifax, et une escouade de fusiliers marins sous le commandement du capitaine J.-B. Demaisonneuve, de l'"Aldebaran", actuellement mouillé dans les eaux de la Nouvelle-Ecosse.

La démonstration s'est ouverte par une cérémonie religieuse que présidait S. G. Mgr Leblanc, de Chatham, Nouvelle-Ecosse. Les représentants de tous les groupes acadiens ont tour à tour pris la parole, après que Son Honneur le lieutenant-gouverneur Tory eut répondu au discours d'ouverture du juge A.-T. Leblanc, de la Cour suprême du Nouveau-Brunswick, le président des fêtes.

Un temple de $15,000,000 à l'Oratoire Saint-Joseph

Montréal. — Le Rév. Frère André, de l'Oratoire Saint-Joseph a posé la pierre angulaire de ce qui sera plus tard un temple magnifique. Le style en sera emprunté à la renaissance italienne. Le coût de la construction, qui durera environ dix ans, est évalué à $15,000,000. L'église contiendra 4,000 personnes assises et les ailes latérales pourront en accommoder 10,000 autres.

Le Frère André est âgé de 85 ans. Il a acquis une grande renommée par suite des guérisons qu'on lui attribue par l'intercession de saint Joseph.

L'Allemagne veut rassurer l'Europe

Berlin. — Le ministère des affaires étrangères a déclaré que la politique du docteur Julius Curtius, le ministre allemand des affaires étrangères, suivra le programme établi par feu le docteur Gustav Stresemann, particulièrement pour ce qui est du corridor polonais et des autres questions de frontières.

Cette déclaration suit un discours prononcé il y a quelque temps par Gottfried Treviranus, le ministre allemand des régions occupées, qui s'était alors plaint que l'Allemagne avait été injustement traitée pour ses frontières orientales. L'opinion polonaise devint aussitôt très excitée, surtout pour le corridor polonais.

Le ministère des affaires étrangères a en même temps nié les rapports que l'Allemagne se proposait d'introduire la question de la revision du traité de Versailles à l'assemblée de la Société des Nations, le mois prochain. "C'est une absurdité évidente, a-t-on déclaré.

Jeunes Canadiennes françaises de l'Ouest en route pour la France

Groupe de jeunes filles du Couvent de Saint-Adolphe, qui viennent de partir pour le noviciat des Filles de la Croix Saint-André à La Puye, France. De gauche à droite, Miles Anne-Marie Cormier, Dorothy Sewell, Rita Boulianne, Elisabeth Fleury, Evelyn Saulier, Yvonne Giguère, Irène Marcotte, Simonne Ducharme, Marie Dandeneault, Marie Saquet.

LE DESACCORD ENTRE L'ITALIE ET LA FRANCE

Les origines du regrettable malaise entre les deux pays — Qui a tort?

Paris. — Pour comprendre ce qu'on appelle le malaise franco-italien, il faut en définir les origines.

Avant la guerre, quand l'Italie faisait partie de la triplice, il existait entre elle et la France une convention relative à la Tunisie qui était automatiquement renouvelée tous les dix ans, et que nul gouvernement n'avait jamais mise en discussion. L'essentiel de cette convention consistait en ceci que les colons italiens installés dans la Régence de Tunis pouvaient, s'ils en faisaient la déclaration à leur majorité, conserver leur nationalité italienne.

Cette convention vint à échéance au cours de la guerre, tandis que l'Italie luttait à nos côtés pour le salut commun. M. Barrière, notre ambassadeur à Rome, adressait, en septembre 1918, au baron Sonnino, alors ministre des affaires étrangères d'Italie, une note où il était déclaré que la convention venant à échéance resterait, bien entendu, en vigueur durant le cours des hostilités et que, au lendemain de la victoire commune un nouvel accord serait signé. Certes, — n'est-ce pas? — si la France avait été vaincue, la question tunisienne ne serait plus posée pour elle.

Le gouvernement italien pouvait, dans ces conditions, supposer que le nouvel accord qui serait signé entre les deux pays, après qu'aurait pris fin la guerre où ils avaient lutté côte à côte, serait pour le moins aussi amical que la convention que l'on renouvelait automatiquement de dix ans afors; que l'Italie faisait partie de la Triplice.

Or, depuis douze années, aucun accord n'a pu se faire. La convention franco-tunisienne fut renouvelée tout d'abord de trois mois en trois mois, puis de semestre en semestre, laissant les colons italiens en Tunisie dans un constant état d'incertitude sur l'avenir.

Cela rappelle un mot de M. Titulesco. Il disait un jour:

"Les Français sont beaucoup moins aimables avec leurs femmes qu'avec leurs amies. La France, en politique extérieure, agit de même: elle réserve tous ses sourires pour les pays qui ne sont pas alliés".

Telle est la première cause de dissention qui sépare la France et l'Italie.

La seconde a trait à la rectification de frontière demandée par l'Italie pour la colonie de l'Erythrée.

Le Pacte de Londres, signé au cours de la guerre entre les Alliés pour la réparation future des colonies allemandes, contient un article 13 ainsi conçu: "Dans le cas où la France et la Grande-Bretagne augmenteraient leurs domaines coloniaux d'Afrique aux dépens de l'Allemagne, ces deux puissances reconnaissent en principe que l'Italie pourrait réclamer quelques compensations équitables, notamment dans le règlement en sa faveur des questions concernant les frontières des colonies italiennes de l'Erythrée, de la Somalie, de la Lybie et des colonies voisines de la France et de la Grande-Bretagne".

En vertu de cet article 13 du Pacte de Londres, le gouvernement italien n'a cessé de demander, depuis l'attribution à la France et à la Grande-Bretagne de la totalité des colonies allemandes d'Afrique, une rectification de frontière pour sa colonie de l'Erythrée, c'est-à-dire de Tripolitaine.

Cette rectification de frontière consisterait en ceci.

La totalité des régions désertiques qui séparent la Tunisie de l'Erythrée est sous l'autorité de la France, tandis que les possessions italiennes s'achèvent avec les terres cultivables. Il en résulte que fréquemment les tribus nomades du désert viennent piller des colons italiens isolés, sans que les troupes de police italienne puissent utilement les poursuivre et les châtier. Or, il existe deux lignes d'oasis, l'un proche de la frontière tunisienne, l'autre proche de la frontière tripolitaine, séparées l'une de l'autre par une immense partie désertique. Le gouvernement italien demande à la France de lui céder la ligne d'oasis afin qu'il puisse y installer des postes militaires susceptibles de poursuivre les pillards et d'assurer ainsi la sécurité de ses colons.

Tels sont les deux points en contestation, depuis dix années, entre Paris et Rome. Telle est la cause du malaise franco-italien, qui semble tourner à l'état aigu.

Nous nous demandons si ces questions sont à ce point insolubles que depuis dix ans, aucun accord définitif, aucun traité d'amitié et d'alliance n'ait pu être conclu entre les deux grands pays latins qui ont lutté côte à côte, et dont l'avenir est solidaire.

Henri VI disait que Paris valait bien une messe. L'accord, l'alliance italienne, sans laquelle il n'est point pour nous de sécurité dans la Méditerranée et pas de paix stable en Europe ne voudrait-elle pas que l'on réglât ces deux litiges en un esprit de large amitié?

APRES LE R-100, C'EST LE R-101

Ce dirigeable fera son premier voyage aux Indes — Il ne prendra que 52 passagers au lieu de 100

Londres. — Le dirigeable anglais R-101 partira bientôt d'Angleterre avec le ministre de l'aviation, lord Thompson, pour se rendre aux Indes. Il s'agit d'abord de résoudre le problème du démarrage de ses gros moteurs à huile lourde qui sont trop lourds pour être mis en mouvement à la main. On employait de petits moteurs à essence, mais comme on ne veut pas transporter de gazoline dans le dirigeable, on fait l'expérience de minuscules moteurs à huile lourde dont on se servira comme de démarreurs.

Lorsque le dirigeable sera terminé, il pèsera 172 tonnes. Le R-100 pèse 156 tonnes. On avait prévu des lits pour 100 personnes, mais on a réduit ce nombre à 52. Cette modification a été rendue nécessaire par le fait que la température subira d'appréciables changements au cours du voyage.

Le dirigeable devra être beaucoup moins chargé pour revenir des Indes, car il partira par temps chaud, alors que le gaz se dilate, pour atteindre ensuite des régions plus froides alors que le gaz perdra de sa force ascensionnelle.

DURE SITUATION DES SOLDATS EN SASKATCHEWAN

Crédit refusé aux vétérans établis sur des terres pour l'achat de la ficelle d'engerbage

Prince-Albert, Sask. — Les soldats établis sur des fermes dans le nord de la Saskatchewan n'osent pas couper leurs grains, bien que la récolte soit fort belle, vu qu'on leur refuse tout crédit pour l'achat de ficelle d'engerbage, disent les officiers du bureau de rétablissement des soldats. Tout ce qui manque aux soldats, c'est de la ficelle d'engerbage, et ils ne peuvent obtenir les crédits nécessaires.

Les officiers du bureau de rétablissement civil disent ne pas comprendre pourquoi ces crédits leur sont refusés, et tâchent de leur aider en autant qu'ils le peuvent. Ils disent qu'au point de vue financier, les soldats sont à un niveau tout aussi élevé que tous les autres fermiers. Leur situation est d'autant bien établie qu'à la dernière session du parlement, le gouvernement a renoncé à 30 pour cent de la dette des soldats.

Le congrès des médecins

L'Association des Médecins Canadiens a tenu son congrès vendredi et samedi derniers à Winnipeg. Mardi de cette semaine a commencé le congrès de la "British Medical Association", à Winnipeg aussi.

Pour diminuer les ravages causés par les incendies

Ottawa. — La semaine de la prévention des incendies aura lieu cette année du 5 au 11 octobre inclusivement. Sir Georges Perley, premier ministre intérimaire, a annoncé une campagne d'éducation à ce sujet dans tout le Dominion.

Cette campagne sera faite au moyen de conférences, du cinéma et de littérature appropriée dans le but de prévenir les incendies si désastreux pour notre pays. Le désir du gouvernement est de s'assurer la coopération de tout le peuple canadien. Au cours des vingt-cinq dernières années une amélioration notable a été constatée dans ce domaine, mais on veut aller encore plus loin.

Le canal Welland sera inauguré le 1er septembre

Welland, Ont. — Après des années de labeur et la discontinuation des travaux durant la grande guerre le canal Welland, l'une des plus grandes entreprises humaines, sera officiellement inauguré, le 1er septembre, par une manifestation grandiose de la part de ceux qui ont vu à son achèvement. Le canal Welland est l'un des principaux anneaux à la grande chaîne de navigation s'étendant du détroit de Belle-Isle au fleuve Saint-Laurent et par les Grands Lacs à Duluth à l'extrémité ouest du lac Supérieur, distance de 2,339 milles.

Le canal relie le lac Erié au lac Ontario, dont la différence de niveau est de 326 pieds, et traverse la péninsule Niagara à dix milles à l'ouest des chutes Niagara.

Le cardinal Rouleau se rétablit

Québec. — L'état de Son Eminence le cardinal Rouleau continue de s'améliorer. Son Eminence a surtout besoin de repos et on fera en sorte qu'Elle reste le plus longtemps possible à l'Hôtel-Dieu afin de refaire ses forces.

QU'EN DIRONT LES SUD-AMERICAINS?

M. Philip Marshall Brown affirme que les Etats-Unis ont pratiquement assumé un mandat implicite sur l'hémisphère occidental

Williamstown, Mass. — Depuis la guerre mondiale, les Etats-Unis ont pratiquement assumé un mandat implicite sur l'hémisphère occidental: voilà la déclaration que faisait à l'Institut politique, M. Philip Marshall Brown ancien professeur de droit international à l'Université de Princetown qui a fait du service diplomatique en Amérique latine pendant un bon nombre d'années.

Au cours d'une discussion sur la question épineuse de l'intervention, le professeur Brown a rappelé la part que les Etats-Unis ont prise à la dernière guerre et appuyé sur le fait que les Etats-Unis n'ont demandé aucun mandat alors que les nations européennes en obtenaient toutes. Cependant les Etats-Unis ont assumé la responsabilité de maintenir la paix en Amérique latine. Au cours des dernières années, le droit international aurait dû reconnaître le principe du mandat, légal ou implicite.

"Les Etats-Unis, continue le professeur Brown, se trouvent dans une situation étrange: par leur longue expérience, leurs intérêts propres, leurs responsabilités immédiates, ils ont pratiquement assumé un mandat implicite sur l'hémisphère occidental. Le président Coolidge exprimait cette idée en parlant de l'obligation qui existe pour les Etats-Unis de maintenir l'ordre et la sécurité dans le voisinage du canal de Panama.

"Notre pays ne pouvait rester oisif alors qu'il voyait les intérêts nationaux de ses enfants, les intérêts des pays d'Europe ou ceux de certaines nations infortunées des Antilles souffrir des atteintes graves. Cette situation a été reconnue dans le pacte de la Société des Nations par l'allusion à l'"entente régionale".

Le professeur Brown continue en disant qu'il voudrait bien que les relations de son pays avec l'hémisphère occidental pussent être considérées comme une "entente régionale", mais qu'il n'en est pas encore ainsi. En théorie, une nation souveraine n'a aucun droit d'intervenir dans les affaires d'une autre nation souveraine, mais en temps de crise les nations ne doivent pas invoquer la théorie mais agir. Le droit d'intervention existe lorsqu'il s'agit d'une nation dont la souveraineté est diminuée, situation qui s'appuie généralement sur le fait que les peuples n'ont pas encore atteint leur pleine majorité politique au sens international. Un Etat qui n'est pas capable de remplir toutes ses obligations internationales est un Etat dont la souveraineté est atteinte. Les nations se trouvent alors en face de ce dilemme: ou bien respecter le droit théorique de non-intervention, ou prendre des mesures définies pour protéger les droits et les intérêts de leurs citoyens. Les interventions qui ont une sanction légale sont celles qui réunissent plusieurs nations dans une action collective ou celles qui ont pour but de faire respecter les obligations d'un traité. Un Etat a le droit d'intervenir seul pour faire respecter le droit international lorsqu'il est impossible que toutes les nations ou même un petit groupe de nations puissent agir de concert.

M. Jesse-S. Reeves de l'université du Michigan, a parlé de l'"aspect légal de l'intervention dans l'hémisphère occidental", passant en revue les tentatives des nations latines d'Amérique pour amener les Etats-Unis à souscrire à une politique de non-intervention. Il a déclaré qu'il serait dangereux pour les Etats-Unis de faire entrer le principe de non-intervention dans le droit international à moins qu'on n'arrive à un accord explicite sur la portée du terme "non-intervention". Une définition qu'on a mise de l'avant, c'est que le fait pour un Etat de prendre en main les affaires d'un autre s'appelle non-intervention lorsque le premier a agi à la demande du second.

Les Etats-Unis ne veulent pas d'une formule générale, mais désirent rester libres, d'agir selon que l'exigent les circonstances. En Amérique latine, on interprète cette attitude comme celle de gens qui ne veulent pas se laisser arrêter dans la réalisation de leur politique.

SIR R. BORDEN S'EST EMBARQUE POUR L'EUROPE

En compagnie du sénateur Chapais il représentera le Canada à l'assemblée de la Société des Nations

Québec. — "Comme c'est la dernière année que le Canada aura un siège au conseil de la Société des Nations, je ne puis pas ne pas me rendre à la demande du premier ministre de représenter le Canada à Genève", a déclaré sir Robert Borden, ancien premier ministre du Canada, en s'embarquant pour l'Europe, sur l'"Empress of Scotland", en compagnie de M. Thomas Chapais et de l'autre délégué canadien.

L'ancien premier ministre arrivait d'Ottawa. C'est sur le pont du bateau qu'il reçut les journalistes et qu'il posa pour les photographes.

"J'avais l'intention de ne plus accepter de position officielle, mais le premier ministre me pria d'assister à cette dernière réunion du conseil de la Société des Nations à laquelle le Canada participera. Cette demande eut pour moi un attrait spécial, déclara sir Robert Borden. Comme j'ai joué le rôle principal dans l'acquisition d'un siège pour le Canada à la Société des Nations, c'est pour moi un très grand plaisir d'aller à Genève avec mon vieil ami, le sénateur Thomas Chapais.

"Bien des années se sont passées depuis que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Durant tout ce temps, rien n'a troublé notre chaude amitié. Son jugement mûri et ses sages conseils nous seront d'un grand secours dans l'étude des questions qui pourront s'élever à Genève."

Sir Robert Borden remarqua que le terme du Canada au Conseil de la Société des Nations expire ce mois-ci. Il n'est pas probable, ajouta-t-il, qu'on le continue, bien que le Canada ait un siège permanent à la Société des Nations.

Sir Robert Borden dit qu'il serait absent du Canada pendant deux mois.

La récolte des pommes est moindre que l'an dernier

Ottawa. — Le ministère de l'agriculture évalue à 2,990,109 barils la récolte de pommes destinées à être mises dans le commerce pour cette année. A ce compte, on n'obtiendrait que 75.8 pour cent de la récolte de 1929 et 93.9 pour cent de la moyenne des cinq dernières années. Par contre, la récolte des prunes et des poires serait plus forte que l'an passé, l'augmentation prévue variant de 11 pour cent pour les poires à 31 pour cent pour les prunes.

Un hommage à la mémoire des Saints Martyrs canadiens

Aurisville, N.-Y. — Vingt mille catholiques des Etats-Unis et du Canada ont rendu hommage, dimanche aux trois premiers martyrs de l'Amérique du Nord, Isaac Jogues, René Goupil et Jean de la Lande. Ces trois missionnaires furent massacrés ici dans un ravin par les Mohawks, après avoir souffert d'horribles tortures, et ont été canonisés par le Pape Pie XI, le 29 juin de cette année à Rome.

Mgr Pietro Fumasoni Biondi représentait le Pape. Mgr Edmund, évêque d'Albany, chanta la grand'messe pontificale. Le Père Wynne, S.J., vice-postulateur de la cause des saints martyrs, donna le sermon de circonstance.

RADIUM et CANCER

Conférence publique, en français, sur le radium et le cancer, par le Dr J.-E. Gendreau, professeur et médecin en charge de l'Institut de Recherche de l'Université de Montréal, sous les auspices de la "British Medical Association", le mercredi 27 août 1930, à 8 h. 30 du soir, à l'école Provencher, Saint-Boniface. Entrée gratis. Cette conférence sera sous la présidence de S. G. Mgr Arthur Béliveau.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

SAINT-EUSTACHE

Avec cette température idéale les battages vont bon train et le rendement est vraiment bon, car nous avons des champs de blé qui donnent du 35 minots à l'acre; la moyenne sera certainement au-dessus de 25.

* * *

Encore des élections dans quelques jours, mais cette fois nous n'entendrons pas parler de tarif et de conférences impériales; peut-être parlerons-nous un peu du chômage, mais la pièce de résistance sera "les taxes trop élevées". Et à qui la faute? A nous tous qui avons demandé des bonnes routes; nous en avons et nous n'avons plus qu'à payer.

* * *

En visite chez M. F. Létourneau, la semaine dernière: M. et Mme A. Létourneau et M. et Mme Télesphore Chicoyne, de Régina. On dit que la joie est bon médecin; cela doit être vrai, car M. Létourneau, qui était malade à l'arrivée de ces visiteurs, est maintenant tout à fait remis et nous revoyons avec plaisir ce vénérable octogénaire reprendre ses promenades par les rues de notre village.

* * *

Bienvenue à M. Alex. Saint-Germain, notre ancien garagiste, qui nous revient après deux ans d'absence.

* * *

Nous saluons le retour de Mère Saint-Henri et de Soeur Régina, des Soeurs des Missions. Soeur M.-Saint-Camille continuera ici son oeuvre d'éducation. On nous annonce l'arrivée prochaine de Mlle Boyer, de Somerset. Mlle Boyer prendra charge d'une des classes de l'école du village. Nous lui souhaitons bienvenue et plein succès.

* * *

On nous communique une liste de personnes bien méritantes pour leur bon travail, lors du pique-nique du 23 juillet dernier. Ce sont Mmes J.-H. Laramée, Florent Lachance, Albert Gauvin, G. Marsolais, A. Laurin, Josaphat Ménard, J. Normandin, Pierre Leclerc, Arthur Lachance, Jos. Lachance, H. Laramée (junior), Henry Bernardin, et Mlles Anna Senécal, Régina Albert et E. Courchesne. A toutes ces dames et ces demoiselles, et à tous ceux et celles qui ont aidé au succès de la fête, nous renouvelons nos félicitations et nos remerciements.

* * *

Les jeunes filles de la Congrégation de la Sainte-Vierge ont célébré la fête de l'Assomption par une grand'messe solennelle et par une communion générale. La messe a été particulièrement bien chantée. Aux chants liturgiques furent ajoutés de pieux cantiques exécutés avec toute l'âme et la ferveur de la jeunesse.

Après la messe il y eut assemblée annuelle des membres de la congrégation, rapports administratif et financier, élection des dignitaires pour 1930-31 et élaboration d'un programme d'activités. Mlles Virginie Allard, Yvonne Houde et Aldéa Beaudry, respectivement présidente, vice-présidente et secrétaire, reçurent une belle marque de confiance de la part de leur directeur et de leurs compagnes, et elles furent maintenues en position avec une unanimité enthousiaste. Mlle Rosalie Lussier fut nommée organiste. On se donna deux bonnes sacristines: Mlles Rita Beaudin et E. Courchesne. Mlles Elizabeth McDonnell et Cécile Houde furent chargées de visiter les malades. En somme, le 15 août fut une journée bien remplie. Préparée par une bonne neuvaine, la fête de l'Assomption laissera une profonde impression dans l'âme de toutes celles qui ont suivi ces pieux exercices.

CARDINAL

De passage à Cardinal, dimanche dernier, chez M. et Mme Pierre Bouvier, M. et Mme Emile Guyot, leur fils Lucien, leurs deux jeunes filles, Marie-Louise et Thérèse; M. et Mme Marcel Mollot, leur fils Achille, sa jeune femme et leur bébé, leur fille Alice, tous de Fannystelle; aussi Mme Hector Savaria et bébé Léopold, de Saint-Boniface, ainsi que Noëlle-Léonie Guyot. Ces intéressants visiteurs ont voyagé en auto.

GRANDE CLAIRIERE

Le 14 août, la paroisse de Grande Clairière fut plongée dans la consternation et le deuil en apprenant la mort subite de Gustave Hardy, l'un de ses plus anciens et de ses plus dévoués membres. M. Hardy s'était senti atteint le premier du mois, en revenant en auto après minuit avec son curé, mandé en toute hâte auprès d'un mourant à l'hôpital de Virden. Son médecin lui enjoignit de rester au lit environ une douzaine de jours. M. Hardy était levé depuis quelques jours, allant faire visite à sa fille, Mme P. Bauche, mardi après-midi. Dans la nuit du mercredi au jeudi, il sentit encore des étreintes au coeur; la crise passée, il écrivit une lettre d'affaires. Quelques instants après, une nouvelle syncope le saisit et le terrassa.

M. Hardy, né en Belgique il y a 57 ans, arrivait ici en l'année 1891, avec sa famille. Dix ans plus tard il épousait Anna Van Loo, qui lui survit avec six garçons et cinq filles: Pierre, Gustave, Henri, Joseph, Jean, Paul, Mmes P. Bauche et F. Grégoire, Noëlla, Marie et Elise. En plus, M. Hardy laisse trois frères et une soeur. Un de ses frères, Constant Hardy, maître de poste à Deleau, s'en revient avec son épouse d'un voyage en Belgique.

M. Hardy laisse à la paroisse l'exemple du dévouement inlassable au prêtre. Doué d'un esprit vif, doublé d'un coeur on ne peut plus généreux, il était toujours en avant quand il s'agissait de l'oeuvre paroissiale. La cause de l'Eglise, le maintien de la langue française à l'école trouvaient toujours en lui un champion. Les services rendus à ces belles causes ne se comptent pas, tant ils furent nombreux et spontanés. M. Hardy fut commissaire d'école 25 ans. Pendant le même nombre d'années il dirigea le choeur de chant à l'église. L'organisation était son fort; aussi faisait-il du pique-nique annuel pour l'église son oeuvre dont il était l'âme dirigeante.

Le service chanté par M. le curé, samedi, fut des plus imposants. Une foule grossie par bon nombre de protestants de Hartney et Lauder, où le défunt jouissait d'une grande estime, se pressait dans l'église. M. le curé était assisté de MM. les abbés P.-E. Halde et M. Kessler, comme diacre et sous-diacre. M. le curé de Laurier, M. l'abbé Pierquin, assistait dans le sanctuaire, pendant que M. le curé de Saint-Maurice, M. l'abbé Bois, conduisait le choeur de chant. Mlle Blanche Marcq, de Belleview, tenait l'orgue. Quel touchant spectacle de voir tous ces prêtres venant donner une dernière preuve de reconnaissance à celui qui ne leur fit jamais défaut!

Les porteurs furent MM. J. Chaslen, G. Boulanger, J. Delaite, M. Frankard, H. Martin, J. Tresin.

* * *

La famille Hardy, qui a reçu tant marques de sympathies qui lui apportèrent un puissant réconfort dans son épreuve, désire remercier vivement toutes les personnes qui lui offrirent leurs condoléances et prie Dieu de récompenser leur charité.

TRANSCONA

Décès

Jeudi dernier, 21 août, la cloche de notre église tintait le glas funèbre nous annonçant la mort de M. Pierre Martin. Après avoir été plusieurs années à Ninette, il revint le printemps passé. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car au mois d'août il dut repartir pour l'hôpital Saint-Roch, où il passa sa dernière année.

La veille de sa mort notre curé M. l'abbé J. Paillé, lui administra les derniers sacrements et les indulgences de la bonne mort. Le lendemain matin il expira en fervent chrétien, ayant à ses côtés sa mère, les religieuses et quelques amis.

Les funérailles eurent lieu samedi matin, au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis. C'était vraiment consolant pour les parents de voir la longue suite d'automobiles et la foule qui se rendirent jusqu'au cimetière de Transcona.

Les porteurs furent: Jérôme et Amédée Blaquière, Julbert et Henri Sicotte, Albert Lamoureux et Aurèle Bourque.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte son père et sa mère, M. et Mme Pierre Martin; trois frères: Moïse, de Nashua, N.-H., E.-U.; Georges et Charles de Transcona; trois soeurs: Mme Louis Lambert, de Saint-Pierre-Jolys, Mme Raoul Lambert, de Transcona, et Mme Ovila Desharnais, de Carey, Man.

* * *

La famille Martin remercie cordialement de la sympathie et spécialement tous ceux qui lui ont rendu service durant la maladie du défunt.

L'architecture à Chicago

Chaque pays, chaque région importante a ses caractéristiques en architecture. Les temples du nord de l'Europe ne sont pas semblables à ceux du Midi. On ne construisait pas à Rome comme à Athènes. Entre nos édifices et ceux des Indes, de la Chine et du Japon il y a de grandes différences. C'est là une question d'adaptation du climat.

Le climat de Chicago, ont constaté les habitants de cette ville si pittoresque, demande des constructions tout à fait spéciales. On a décidé dernièrement d'élever dans la métropole de l'Ouest américain une maison toute en fer. On en est venu à subir si fréquemment des attaques au revolver et à la mitrailleuse de la part des bandits, qu'il devient nécessaire de se casemater chez soi comme dans une forteresse. Il sera intéressant de suivre ce que le génie américain suggérera aux architectes dans ce genre de construction. On reviendra peut-être aux châteaux-forts et aux donjons du moyen-âge.

La journée de six heures de travail en Grande-Bretagne

Londres. — Une réduction générale des heures de travail sans réduction de salaire et un jour de congé payé; c'est à quoi se résument les demandes formulées dans les résolutions soumises au congrès général des unions ouvrières de la Grande-Bretagne, qui s'ouvrira le 1er septembre à Nottingham. Sept unions demandent des heures plus courtes de travail, en vue donner du travail à un plus grand nombre d'ouvriers, pour atténuer le chômage; trois unions veulent obtenir le congé d'un jour, avec salaire, par semaine.

Une union, celle des ouvriers du transport, qui est l'une des plus nombreuses et des plus influentes des unions ouvrières de la Grande-Bretagne, demande que tous les ouvriers, en général, qui ont atteint l'âge de 65 ans, soient mis à la retraite, avec pension payée par l'Etat, afin de faire place aux ouvriers plus jeunes.

Les bébés profitent de cette méthode simple

Les médecins disent: L'impossibilité d'engraisser a presque toujours sa source dans les matières sûres qui se trouvent dans les organes digestifs du bébé. Et la meilleure preuve de ceci, c'est l'amélioration prompte que l'on constate chez l'enfant faible, maussade et chétif quand son estomac et ses intestins sont mis en bon ordre par quelques doses de Castoria Fletcher, agréable au goût et purement végétal. Cette préparation inoffensive est ce que prescrit tout d'abord le médecin pour le soulagement de coliques, gaz, constipation, diarrhée, rhume, etc. Soyez sûr de vous procurer le vrai Castoria en bouteille portant la signature Fletcher.

L'EVANGILE

XIIe dimanche après la Pentecôte

(S. Luc, X, 23-37)

En ce temps-là, Jésus se tournant vers ses disciples leur dit: Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu; entendre ce que vous entendez, et et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi se leva et lui dit pour le tenter: Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit: Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y lisez-vous? Celui-ci reprit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit: Vous avez fort bien répondu; faites cela, et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant se faire passer pour un homme de bien, dit à Jésus: Et qui est mon prochain? Jésus, prenant la parole, lui dit: Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Or il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin: il vit cet homme, et passa outre. Un lévite étant venu près de là le vit aussi, et passa de même. Mais un Samaritain qui voyageait vint à passer près de cet homme, et l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies, et les pansa; il le mit ensuite sur son cheval, et le conduisit dans une hôtellerie, où il prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers et les donna au maître de l'hôtellerie, en lui disant: Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur répondit: C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même.

Calendrier de la semaine

Jeudi 28 août — S. Augustin, évêque, confesseur et docteur.

Vendredi 29 — Décollation de S. Jean-Baptiste.

Samedi 30 — Ste Rose de Lima, vierge.

Dimanche 31 — XIIe après la Pentecôte.

Lundi 1er septembre — S. Gilles, abbé.

Mardi 2 — S. Etienne, roi, confesseur.

Mercredi 3 — S. Mansuy, évêque et confesseur.

Nouveau type d'aéroplane

New-York. — Trois inventeurs ayant l'appui de financiers newyorkais, sont à perfectionner un avion sans aile du type à mâts rotatifs de Flettner. Ils entourent du plus grand mystère les expériences qu'ils poursuivent dans l'île Hen.

L'appareil s'est, paraît-il, déjà élevé dans les airs. Deux flotteurs manufacturés par la "Edo Manufacturing Co." ont subi des dommages sérieux, ce qui indiquerait que l'avion a volé. Plusieurs autres flotteurs ont été expédiés à l'île.

Un moteur, à l'avant actionne une hélice à trois branches qui tire l'avion. Un moteur auxiliaire du modèle Gypsy, à refroidissement par l'air, fait tourner les cylindres qui remplacent les ailes. Ces cylindres sont en quatre parties, placés deux par deux de chaque côté de la ligne centrale longitudinale de l'appareil.

PERCE, Qué. — La grande statue de sainte Anne que le vent avait renversée il y a plusieurs années, sera remplacée sur le sommet du mont Sainte-Anne, aux frais d'un touriste qui a obtenu une faveur signalée, et qui remplit ainsi un voeu qu'il a fait

VOLUME XVIII — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 AOUT 1930 — NUMERO 13

LA LIBERTÉ

Que conclurons-nous de toutes nos obscurités, sinon notre indignité?

PASCAL.

Faites de bonnes lois si vous pouvez, mais surtout, mais avant tout, faites une bonne éducation, faites-nous des hommes... Ne nous faites pas des écoles neutres, car ce sont des écoles nulles. A la doctrine anarchique ni Dieu ni maître, opposez la doctrine humaine Dieu, patrie liberté.

Jules SIMON.

A PROPOS DE LA PROCHAINE CONFERENCE IMPERIALE

On peut dès maintenant se rendre compte de l'importance de la Conférence impériale de septembre prochain en parcourant l'agenda que le premier ministre de la Grande-Bretagne a soumis aux Communes anglaises: *Relations des diverses parties de l'Empire les unes avec les autres; questions économiques; relations extérieures.*

Ces trois chefs de programme se subdivisent en chapitres nombreux, qui font voir la complexité mais aussi la grandeur de cet empire britannique *sur lequel le soleil ne se couche jamais.* Quand on songe à tous les royaumes qui se sont écroulés depuis disons quinze ans, il fait bon constater que l'empire anglais, loin d'être frappé de décrépitude, s'organise avec virilité pour les situations nouvelles que les événements ont fait naître. Transformations politiques, modifications de l'ordre économique et social, progrès scientifiques, tout cela rentre dans le cadre des solennelles études auxquelles les délégués des diverses nations du *Commonwealth* vont se livrer. A cette conférence, il y aura évidemment des jeux de coulisse, mais n'est-il pas permis de négliger un peu ces frivoles habiletés pour penser plutôt à l'immense effort des véritables chefs de l'empire, qui, eux, travailleront sincèrement à la solution de problèmes d'une envergure considérable.

* * *

Le Canada peut, croyons-nous, envisager sans appréhension ces réunions plénières des différentes unités impériales. Nos représentants se rendront à Londres possesseurs de traditions qui remontent déjà loin et qui sont l'oeuvre des deux grands partis politiques auxquels le suffrage populaire a confié depuis plus d'un demi-siècle le gouvernement de ce Dominion. En vain nous examinons l'histoire constitutionnelle de notre pays depuis la jeunesse de sir John Macdonald jusqu'à l'époque présente, nous ne trouvons guère de variante dans l'attitude de nos chefs nationaux traitant avec l'Angleterre. La conduite de ces chefs, dans l'ensemble, s'inspira de cette pensée que la *colonie* du Canada devait sans doute coopérer avec la métropole mais en sauvegardant une juste autonomie et en exigeant tous les affranchissements successifs que comportait notre croissance normale. Beaucoup d'entre nous s'étonnèrent de constater lors de la dernière campagne électorale que l'un de nos partis politiques voulût se donner comme plus *sûr,* que l'autre dans le domaine des relations impériales.

Ce fut sir John Macdonald qui obtint pour notre pays la liberté de régler à son exclusive convenance ses tarifs douaniers; ce fut le même chef qui fit accepter à Londres que nos traités de commerce avec les pays étrangers fussent négociés directement par nos ministres; ce fut sir John Thompson qui statua que les appels au criminel se décideraient à la Cour Suprême du Canada, et non plus au Conseil Privé; ce fut sir Robert Borden qui posa, en 1917 à Londres et en 1919 à Versailles, les actes qui firent passer notre pays de l'état de *colonie* à l'état de nation indépendante. Et ce furent M. Mackenzie King et M. Lapointe qui en 1926 firent consacrer en conférence impériale, ce que les événements des derniers quinze ans avaient virtuellement accompli, à savoir que les diverses nations britanniques étaient des "états autonomes au sein de l'empire anglais, égaux en status, en aucune manière subordonnée l'un à l'autre, soit pour les choses d'ordre intérieur soit pour les choses d'ordre extérieur — toutes ces nations étant réunies par une commune allégeance à la couronne et associées librement comme membres du *British Commonwealth of Nations*".

Sir Robert Borden avait parlé semblablement dès la fameuse Résolution de 1917.

Dans cette Résolution, sir Robert Borden et le général Smuts (Sud-Afrique) exigent un "rajustement qui tout en préservant avec soin tous les pouvoirs actuels d'autonomie locale et de complète gestion des affaires intérieures, doit avoir pour base la reconnaissance absolue des Dominions comme nations autonomes d'un *commonwealth* impérial, et des Indes comme une portion majeure; tel rajustement devant reconnaître le droit des Dominions et des Indes à une voix égale en matière de politique extérieure et de relations extérieures"...

* * *

Et, comme arrière-plan à ces évolutions des dernières années, sir Wilfrid Laurier avait tenu, aux Conférences antérieures, un langage où, en avance des événements, — et malgré l'erreur constitutionnelle que fut l'envoi, sans autorisation préalable du parlement, de troupes canadiennes au Transvaal en 1898 — il avait donné des définitions qui s'inspiraient du souci traditionnel des hommes d'Etat canadiens de marcher dans la voie de l'autonomie à la fois sans brusquerie et sans faiblesse.

Au total, tous ces hommes ont fait, chacun à son heure, ce que l'occasion paraissait demander. Et ce serait s'exposer à mal juger les faits *réels* que de fouiller les rapports des différentes conférences aux fins d'y dénicher les discours isolés de tel ou tel délégué à qui la langue a fourché.

Nous avons assez de sujets de division sur les questions de politique intérieure pour qu'il ne soit pas nécessaire d'imaginer à dessein, sur la politique extérieure, des divergences qui, en fait, n'ont pas jusqu'ici existé dans l'essentiel.

Et la guerre de 1914-18, nous dira-t-on! La guerre elle-même, cette aventure inévitable, sanglante et onéreuse, fut autorisée au parlement par les deux partis. Ceci est vérité historique, documentaire. Et toutes les chamailleries ultérieures se firent sur des modalités, graves quelquefois, mais jamais assez pour altérer le sens et la logique de l'action primitive.

Voilà pour le passé.

* * *

Quant à ce qui est de l'avenir, les problèmes ne sont pas petits, certes, mais ils ne sont pas insolubles. Pour toutes les questions purement économiques, les hommes de bonne volonté trouvent généralement une issue; c'est là de l'histoire. La mise au point de nos relations constitutionnelles avec l'Angleterre requiert aussi de la compétence, mais qui affirmera sérieusement que dans cet ordre de choses les obstacles sont insurmontables, — surtout maintenant que l'Angleterre a acquiescé aux grosses capitulations et qu'il s'agit plutôt de trouver des formules d'action que de créer des conditions nouvelles.

Le point capital, en septembre prochain, à Londres, sera la question des relations extérieures de l'empire; c'est ici qu'il faudra être précis. Tout projet, plan ou constitution qui aura pour objet de définir une politique générale d'empire devra tenir compte de la situation respective de chacune des nations alliées — nations vivant aux antipodes les unes des autres, inégales par le nombre, divergentes par les besoins, par les coutumes, et même par les civilisations.

Aucune nation d'empire, pas même l'Angleterre, ne saurait exiger l'appui des autres membres du groupe impérial chaque fois qu'il lui plaira d'avoir une discussion quelconque avec un voisin, chaque fois qu'elle aura une ambition à satisfaire, un port à conquérir, une base navale à organiser. Tous les cas devront être jugés selon leur mérite respectif. Cette parfaite indépendance des uns et des autres étant acquise, on sera plus prudent dans toutes les capitales de l'univers britannique; chacun sentira la nécessité de mesurer ses actes à la force de ses propres moyens, à la quantité et à la qualité de ses ressources naturelles et de sa position géographique. Cela s'appelle, ou pourrait s'appeler, la politique des zones.

Nous au Canada nous appartenons à la zone américaine. Les zones européennes et asiatiques ne nous touchent que par réflexe. Laissés à nous-mêmes, les dangers que nous courons ne sont pas grands: nous sommes voisins d'un pays pacifique, et même pacifiste; entre lui et nous il y a une frontière de trois mille milles, où l'on chercherait en vain l'ombre d'une fortification militaire; la population de ce voisin est dix fois plus nombreuse et plus riche que la nôtre, et elle a tout le territoire qu'il lui faut pour se développer à son aise. De plus, ce voisin formidable a adopté comme doctrine intangible que pas une puissance d'outre-mer ne peut légitimement conquérir du sol nouveau sur ce continent. Tout cela simplifie considérablement notre situation internationale. Nos ministres canadiens à Londres chemineront donc sur une voie où la lumière est abondante.

Noël BERNIER.

P. S. — Comme cet article porte sur des sujets d'ordre politique, nous en prenons seul la responsabilité. La *Liberté* elle-même est sauve de tout péché! — N. B.

SIR JOHN SIMON PARLE DES INDES

La future constitution de l'Inde devra être appropriée à l'immensité et à la diversité du pays

Toronto. — Sir John Simon a prononcé une causerie sur les Indes, que les postes du Pacifique Canadien ont irradiée par tout le Canada.

La philosophie et la propagation de la littérature ont développé, dit-il, le mouvement nationaliste aux Indes. Le peuple britannique se doit d'aider au progrès de l'Inde vers l'autonomie qu'on lui a laissé entrevoir; mais ce but ne peut être atteint qu'avec le temps, beaucoup de patience et de persévérance.

L'avenir du monde sera profondément affecté par la manière dont ce problème asiatique aura été résolu. C'est le devoir du peuple canadien, autant que celui du peuple britannique, de l'étudier avec sympathie. Le Canada a fait ses débuts dans le monde de la politique internationale. Comme l'avenir des Indes réagira sur l'avenir du monde le Canada ne peut s'en désintéresser.

En 1858 la reine Victoria établissait la politique de faire collaborer des Indiens à l'administration de leur pays. La loi du gouvernement des Indes, passée par le parlement impérial il y a onze ans, prévoit une participation de plus en plus grande des Indiens dans l'administration de même que le développement graduel des institutions de gouvernement autonome.

La commission que présidait sir John, bien que composée de membres des trois partis de la Chambre des communes, a présenté un rapport unanime, après deux longs voyages aux Indes, voyageant à travers chacune des neuf principales provinces.

Les Indes sont un pays extrêmement compliqué. Territoire immense et population innombrable, dont la masse est illettrée et se trouve dispersée dans quelque 500,000 villages; un grand nombre de langues, de races, de castes et de religioons.

Des millions de personnes vivent misérablement et sont considérées pratiquement comme des bêtes. Elles ne peuvent espérer une amélioration de leur sort. Les Indiens des castes plus élevées ne peuvent souffrir la moindre promiscuité avec les parias.

Il est dangereux de trop simplifier au sujet de l'Inde dit sir John. Il faut penser aux brahmanes caste d'intellectuels, et aussi aux millions d'illettrés, aux femmes arriérées, au purdah, au mariage des enfants, à la mortalité maternelle, au manque d'hygiène. Les Indes sont présentement un ensemble de problèmes dont la solution exige plus qu'une vague sympathie. C'est une collection de problèmes exigeant une étude ardue, de la réflexion et ce que peuvent offrir de mieux l'esprit et le coeur.

La futur constitution de l'Inde ne peut pas être une simple imitation, de seconde main, d'un système employé ailleurs dans des circonstances différentes. Elle devra être appropriée à l'immensité et à la diverté du pays, être flexible et laisser une place à l'esprit de coopération et de progrès. La prochaine étape sera la réunion de la conférence indienne à Londres en octobre.

UN SANCTUAIRE NATIONAL

On a procédé à la fin de la semaine dernière à la pose de la première pierre de la charpente en béton de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal. La cérémonie s'est déroulée simplement et rapidement; elle n'en marque pas moins une nouvelle étape dans la construction du sanctuaire dédié au patron du Canada et qu'on assure devoir exiger encore une douzaine d'années avant d'être parachevé. Souhaitons que les offrandes qui ont permis de pousser les travaux jusqu'au point où ils en sont maintenant soient toujours aussi abondantes, afin que l'ouvrage suive son cours régulier, les Pères de Saint-Croix ayant pris pour règle d'asseoir le nouveau sanctuaire sur des bases financières sûres, comparables à celles qui soutiennent l'édifice lui-même en voie d'érection.

Mgr Downey, archevêque de Liverpool, en Grande-Bretagne, où l'on se dispose à construire au coût de $15,000 000 une cathédrale qui, selon les plans, doit être la plus vaste de l'univers catholique, disait récemment à propos d'un appel à ses diocésains d'aider à la réalisation de cette magnifique entreprise: "Si nous réussissons à faire revivre l'esprit des anciens constructeurs de cathédrales, nous aurons contribué beaucoup à la restauration de l'idée catholique. Autrefois, toute la population payait de son temps et de sa personne. Les pauvres fournissaient leur travail et les riches donnaient leur argent. Seuls étaient laissés de côté ceux qui n'étaient pas jugés dignes de s'associer à une aussi belle oeuvre".

Comme question de fait, les souscriptions affluent pour le futur temple de Liverpool, et l'on cite le cas d'une bonne vieille qui apporte régulièrement le premier de chaque mois ses 120 pennies au fonds commun. On sait que nos voisins des Etats Unis travaillent eux aussi depuis plusieurs années à la construction de la cathédrale de St. John the Divine, dans un faubourg de New-York, et qu'ils y ont consacré plusieurs millions pour en faire un monument d'un grand mérite artistique, la décoration intérieure étant surtout l'objet de soins particuliers.

Bien que nous ne disposions pas de richesses semblables à celles que possèdent les Américains et les Anglais, nous devons avoir à coeur de mener à bon terme et sans délai inutile la construction de l'Oratoire Saint-Joseph. Sis dans le flanc du Mont-Royal, dominant de près de 500 pieds la route voisine, capable de recevoir 4,000 fidèles, érigé suivant les données les plus modernes et selon un plan conçu par nos architectes et ratifié par les autorités françaises en matière architecturale, le sanctuaire actuel promet d'être un beau et durable hommage de la population catholique canadienne à son céleste patron. Ce geste de foi ne peut qu'attirer de nouvelles bénédictions et faveurs sur notre pays. — La "Presse".

Les Missionnaires Oblates dans les Missions Indiennes

Humbles émules de leurs admirables devancières et modèles dans les oeuvres de l'apostolat, les Religieuses de la jeune Congrégation des Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie-Immaculée, préposées à la direction de l'école-pensionnat de Cross Lake, se sont appliquées à imiter ces modèles avec un zèle et un dévouement dignes de tout éloge, dans cette école tout d'abord, puis dans quatre autres écoles qui leur ont été aussi confiées dans d'autres missions indiennes.

C'est en 1909, cinq ans seulement après la fondation de cette Congrégation, que ces Soeurs furent envoyées à Cross Lake. Elles y furent envoyées par Mgr Langevin, leur vénéré fondateur, qui comptait alors la mission de Cross Lake au nombre des missions de son immense archidiocèse. Cette mission, en effet, qui relève du vicariat apostolique du Keewatin depuis l'érection de ce vicariat en 1910, faisait alors partie de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Située à l'extrémité septentrionale de cet archidiocèse, à une distance de près de 400 milles, d'un accès difficile peuplée de sauvages encore païens ou endoctrinés par les prédicants, cette mission était certainement une des plus pénibles de tout le diocèse, et la fondation d'une maison de religieuses dans ces régions désolées rappelle vraiment l'époque apostolique des premières conquêtes des âmes, parmi les peuplades sauvages.

Il fallait un grand esprit de foi et une grande confiance en la Providence, chez Mgr Langevin, pour envoyer cette communauté naissante faire une telle fondation. Les saints du Bon Dieu ont de ces pensées admirables qui déconcertent parfois les calculs de la prudence humaine. Le vénéré fondateur voulait implanter, sans tarder, au sein de la communauté qu'il fondait, des traditions de dévouement et d'héroïsme qui l'affermissent pour toujours. C'est pour cela qu'il forma et réalisa, sans tarder, le dessein de la façonner aux plus dures épreuves, en l'envoyant dans ces régions toutes sauvages, où elle aurait à faire face à des sacrifices et à des actes de dévouement qui étonnent même les vieux missionnaires.

Le 16 juillet 1909, dans une touchante cérémonie d'adieu qui eut lieu à la chapelle de la maison-mère de la communauté, le vénéré fondateur donna leur mission officielle aux quatre premières missionnaires désignées pour la nouvelle fondation et il leur donna la bénédiction qui devait féconder leurs travaux.

"Allez, leur dit-il, mes chères filles, vers les brebis en perdition de la maison d'Israël, vers ces chères âmes qui ont été rachetées à un si grand prix et au salut desquelles vous devez coopérer de toutes vos forces par vos prières, votre dévouement sans borne et une vie d'abnégation continuelle. Que les puissances ennemies soient écartées de votre chemin et que l'Ange du Seigneur vous accompagne durant votre voyage, afin que vous arriviez en paix et avec joie, saines et sauves, à votre destination. Le Divin Jésus, qui s'est fatigué en allant à la recherche des âmes, sera votre lumière, votre force et votre consolation. Il ne vous abandonnera jamais. Allez donc avec confiance là où il vous appelle et sachez que vous serez d'autant plus près de Lui que vous serez plus éloignées de ceux qui vous sont chers. Recevez maintenant une bénédiction qui féconde votre oeuvre, vos travaux et vous obtienne une riche moisson de mérites pour le ciel."

Cette bénédiction du vénéré père et pontife devait porter ses fruits. Les Soeurs Oblates ont accompli une oeuvre admirable à la mission de Cross Lake. Parties de Saint-Boniface le 19 juillet, elles arrivèrent au terme de leur voyage le 24 du même mois et elles se mirent immédiatement à l'oeuvre. La veille de leur arrivée, au campement du soir, le zélé Père Bonald, fondateur de la mission, qui était allé les chercher à Saint-Boniface, s'écria, tout ému et tout joyeux: "Demain les "Femmes de la Prière" seront au milieu de mes enfants. Ils ne seront plus orphelins et abandonnés. Ils auront des mères pour les aimer et prendre soin d'eux." Cette exclamation toute spontanée, qui s'échappa ainsi du coeur du zélé et dévoué missionnaire, tout ému et rayonnant de joie, exprime bien ce que les Soeurs Oblates ont été pour les sauvages de cette mission. Toujours, en effet, depuis leur arrivée au milieu d'eux, elles se sont montrées de véritables mères pour tous; non seulement pour les jeunes enfants qui leur ont été confiés, mais aussi pour tous les sauvages, déployant constamment à leur égard une charité et un dévouement inlassables et se montrant toujours empressées à leur venir en aide dans leurs besoins et leurs infirmités.

Toujours aussi elles ont été des auxiliaires de grande valeur, pour les missionnaires, dans l'oeuvre de l'évangélisation des sauvages. Cette oeuvre a été particulièrement difficile à Cross Lake, où les missionnaires ont eu à lutter tout à la fois contre les superstitions païennes et contre les préjugés et calomnies de toutes sortes semés contre eux et la religion catholique par le ministre de l'erreur. Cependant les missionnaires ont le bonheur de constater aujourd'hui que cette mission est une des plus consolantes, tant par le nombre considérable des conversions qui y ont été opérées que par les habitudes et les pratiques de piété et de vie vraiment chrétienne qui y ont été implantées: telles que assistance régulière aux offices religieux, réception fréquente des sacrements, dévotion des premiers vendredis du mois en l'honneur du Sacré-Coeur, organisation d'une Ligue du Sacré-Coeur, etc.

Et il n'est pas douteux que les Soeurs ont contribué pour une bonne part à ces heureux résultats. Elles y ont contribué tout d'abord et directement par le savoir-faire, le dévouement et le zèle qu'elles ont déployés dans l'oeuvre de l'école-pensionnat qui leur a été confiée et où elles se sont constamment appliquées à former les enfants à toutes les habitudes et les pratiques de la piété et de la vie chrétienne. Nous avons déjà signalé plus haut le mérite et l'excellence de cette école. Un bon nombre des premiers élèves sortis de cette école comptent aujourd'hui parmi les fidèles de la mission.

Les Soeurs ont aussi contribué aux bons résultats constatés à la mission par l'heureuse influence de leurs bons exemples, par leurs sages conseils et leur charité inlassable pour les sauvages, à l'égard desquels elles ont bien souvent rempli les fonctions du bon Samaritain, soit en les visitant souvent à domicile, soit en les accueillant et les soignant à l'école.

Elles y ont contribué aussi, on doit le noter, en offrant généreusement le sacrifice de leur vie pour le succès de la mission et le salut des âmes. Citons trois cas.

Dans le petit cimetière de la mission, les Soeurs, les enfants de l'école et les sauvages de la réserve aiment à aller s'agenouiller et prier près d'une modeste croix. A l'ombre de cette croix reposent les restes mortels d'une des religieuses de l'école: Soeur Marie-Sainte-Thérèse, issue d'une de nos excellentes familles canadiennes-françaises venues de la province de Québec. Quelques mois seulement après l'ouverture de l'école, cette Soeur a offert généreusement sa vie pour la conversion des sauvages et le succès de la mission. Ses dernières paroles ont été: "Quel bonheur de souffrir pour le Bon Dieu! J'ai obtenu ce que j'avais rêvé. Je meurs religieuse et religieuse missionnaire, en mission!" Elle n'avait que 25 ans et quelques mois. Il n'est pas douteux que cette généreuse offrande de sa vie a été, de la part de cette Soeur, un sacrifice de très agréable odeur, qui a puissamment contribué à attirer les bénédictions du ciel sur la mission. Le mérite du sacrifice a été aussi bien méritoire de la part de la jeune communauté des Oblates, qui ne comptait alors qu'un nombre bien limité de sujets, et qui, elle aussi, offrit généreusement, pour la conversion des sauvages, le sacrifice de cette soeur qui était un sujet d'élite; tellement, qu'à l'époque des obédiences, les directrices des diverses missions se disputaient pour ainsi dire la faveur de l'avoir dans leurs maisons à cause de son excellent esprit et de son dévouement à toute épreuve.

(A suivre en page 4)

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

La délégation de Genève

Le Soleil (Québec):

Le chef de la délégation canadienne à Genève, premier ministre du Canada en 1911 et pendant les années de guerre, reçoit de M. Bennett, son lieutenant en plusieurs occasions difficiles et délicates, un témoignage de haute confiance. Signataire du traité de Versailles, en 1919, par quoi il se retrouve dans une atmosphère familière en allant à Genève, M. Borden professe sur l'autonomie de notre pays des idées qui nous font agréer ce choix. Son âge avancé ne l'empêchera pas, nous l'espérons, d'intervenir efficacement dans toutes les questions où le Canada se trouve intéressé.

Notre deuxième représentant, M. le sénateur Thomas Chapais, s'est acquis l'estime et le respect de toute la population canadienne-française. Historien distingué, ancien ministre dans le cabinet Taillon, conseiller législatif et sénateur, M. Chapais a parcouru toute la carrière de nos honneurs. Nommé pour nous représenter à Genève, il continuera à faire connaître en Europe la race française demeurée sur les bords du Saint-Laurent après la conquête et poursuivra l'oeuvre commencée par notre compatriote, sous le régime libéral.

L'immigration

Le Droit (Charles Gautier):

Tous ces avertissements furent vains. Ce n'est que lorsque le gouvernement se trouva aux prises avec une épidémie générale de chômage qu'il résolut de modifier sa politique d'immigration.

S'il faut en croire les nouvelles officieuses, le nouveau gouvernement ira plus loin. Il fermerait les portes du pays à tous les immigrants à l'exception de ceux qui viendraient des Iles Britanniques, à condition toutefois qu'ils aient suffisamment de capital pour subsister quelque temps.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons des initiatives du gouvernement sous ce rapport, puisque nous avons été, dans le passé, des plus ardents à condamner une politique qui devait fatalement aboutir à la crise actuelle du chômage. Il serait ridicule, en effet, de dépenser des millions, d'activer les entreprises provinciales et nationales, d'aider financièrement les chômeurs si, en même temps, on augmentait artificiellement la population du pays. Le contrôle sévère de l'immigration s'impose plus que jamais. Il est une condition indispensable à la solution du chômage.

En ces temps difficiles

L'Action Catholique (Québec):

En ce temps de pénurie de travail dans les villes, c'est rendre service que de donner aux familles de la campagne le conseil de rester là où elles sont. Car elles s'y trouvent encore mieux que si elles venaient s'engouffrer dans les villes durant cette crise de chômage qui s'accentuera avec l'hiver.

Un directeur d'oeuvres citait récemment à un confrère montréalais le cas de deux familles nombreuses venues à Montréal et qui y ont connu une telle misère qu'elles ne désiraient qu'une chose: trouver le moyen de retourner le plus tôt possible sur leur terre. "Au moins, à la campagne, lui a dit un de ces deux chefs de famille, il y a toujours un moyen de manger".

Un autre confrère, québécois celui-ci, écrivait hier: "De même serait-il bon que les autorités municipales prennent les mesures nécessaires pour que le nombre des chômeurs locaux ne soit pas subitement grossi, en novembre, par l'arrivée de centaines de familles rurales désireuses de profiter des aubaines qu'une intervention inespérée fait entrevoir à nos populations. L'an dernier, les associations de charité se sont rendues compte de cette migration plus ou moins légitime de pauvres gens de la campagne, migration qui taxa la charité publique et privée à un point tel qu'il arrive que tous nos pauvres et nos familles dans le besoin en souffrent injustement. Nous disons injustement parce qu'il est connu que dans nos paroisses rurales, nos gens ne laissent personne souffrir de froid et de faim".

Chômage et immigration

Le Bien Public (Joseph Barnard):

On voit que le nouveau ministère de l'immigration s'est inspiré de cette demande des municipalités de l'Ouest, comme des municipalités de l'Est, et de tout le pays, car l'immigration inconsidérée avait produit le même mal partout. Aussi le "Droit" d'Ottawa, auquel nous empruntons ces citations, se déclare heureux des initiatives du gouvernement, car, dit-il, ce serait ridicule de dépenser des millions, d'aider financièrement les chômeurs, si, en même temps, on augmentait artificiellement la population du pays.

Nous pensons de même, et nous croyons que le contrôle sévère de l'immigration aidera dans une large mesure à solutionner le grave problème du chômage.

Les Missionnaires Oblates

(Suite)

Qu'on nous permette de mentionner aussi le nom d'une autre religieuse, admirable de zèle et de dévouement, qui, elle aussi, a généreusement offert et sacrifié sa vie pour le succès de l'oeuvre des missions sauvages à Cross Lake: Soeur Marie-Alphonse de Liguori, issue d'une de nos anciennes familles métis, si bonnes et si respectables. Ses restes mortels reposent dans le cimetière de la mission de McIntosh, où elle a consommé son sacrifice l'automne dernier. Mais c'est à la mission de Cross Lake, où elle s'est dévouée sans compter durant plusieurs années, qu'elle a contracté la maladie qui l'a emportée, en soignant avec un dévouement vraiment héroïque les malades, et spécialement une jeune fille atteinte de maladie contagieuse. Elle aussi a offert généreusement sa vie pour la conversion des sauvages, et il n'est pas douteux que ce sacrifice, accepté par Dieu, n'ait été une source d'abondants fruits de salut, tant pour la mission où elle a contracté sa maladie que pour celle où elle a consommé son sacrifice.

Mais c'est surtout lors du lamentable incendie du 25 février dernier que les Soeurs Oblates du Sacré-Coeur et de Marie-Immaculée ont payé le tribut le plus lourd et par suite, le plus riche en fruits de salut pour la mission. Sans parler de plusieurs Soeurs qui ont été gravement blessées, accordons un souvenir ému et respectueux à la vaillante directrice de l'école, Soeur Marguerite-Marie, qui a été couronnée dans les flammes dans cet incendie. Cette soeur, qui faisait partie de la communauté depuis 24 ans, y avait toujours occupé des postes de confiance. Elle avait été la première directrice de Cross Lake, et elle y occupait encore le même poste lors de l'incendie. Par son grand esprit de foi, sa générosité au service du Bon Dieu et son zèle à travailler au salut des âmes avec un dévouement et une charité inlassables, elle a toujours été, au témoignage unanime de tous ceux qui l'ont connue, un sujet modèle dans la communauté. Il y a tout lieu d'espérer que le sacrifice de sa vie, qu'elle a certainement offert bien généreusement à Dieu pour sa gloire et pour le salut des âmes, sera une semence féconde d'abondants fruits de salut et de bénédictions pour la mission.

Et ne peut-on pas affirmer la même chose aussi du dévouement admirable de toutes les autres religieuses qui, en cette occasion, ont exposé noblement leurs vies et n'ont songé à se mettre à l'abri qu'après avoir fait tout ce qui était humainement possible pour sauver tous les enfants qui leur étaient confiés.

"Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis", dit le Divin Maître. Les Soeurs n'ont-elles pas donné cette preuve d'amour en cette occasion? C'est bien ainsi que les sauvages ont interprété leur héroïque courage en cette occasion. Il fallait les voir baisant les mains des religieuses et ne sachant trop comment leur exprimer leur reconnaissance et leur admiration pour ce dévouement à l'égard de leurs enfants, les priant de rester dans leur réserve et suppliant Mgr Charlebois de faire reconstruire aussi tôt que possible leur école détruite par les flammes. "Nous savions bien que les "femmes de la prière" aimaient nos enfants, mais nous ne savions pas qu'elles iraient jusqu'à sacrifier leurs vies pour eux, comme elles l'ont fait."

X.Y.Z.

JOUSSARD, EN ALBERTA

Après une journée de courses par une chaleur suffocante et des averses indésirées, l'air frais du soir invitait au repos. Assis sur le bord du lac, le Petit Lac des Esclaves, étendue d'eau de 12 à 25 milles de largeur par 85 milles de longueur, perdue dans cette solitude profonde des Prairies de l'Ouest canadien, un voyageur regardait d'un oeil distrait le firmament si étoilé, si brillant de la province ensoleillée.

De sa clarté blafarde, la lune éclairait des groupes d'Indiens, assis ou couchés sur la grève, cependant que des jeunes sont à jouer devant le presbytère de la mission, sautant sur un pied, sur un autre faisant des sauts de distance, marqués soigneusement avec un bois. Les plus vieux s'escriment à relever d'un main un lourd bloc de ciment, ancien poteau qui traine par terre, qu'un sauvage saisit par une tige de fer qui dépasse s'esquintant à le relever dans une position verticale.

Un rayon de lune éclaire tout à coup un pâté de cabanes bâties sous de grands arbres de l'autre côté du ruisseau, qui, un peu plus bas à son embouchure, forme une petite baie où l'on abrite les canots. La brise du soir amène parfois les cris joyeux des jeunes sauvages qui sont à jouer dans le hameau.

Dans la grande salle du presbytère de la mission, de temps à autre des ombres apparaissent et disparaissent. Par la fenêtre sans rideau, on voit des formes alignées. Ce sont des Indiens de la race crise, assis sur les bancs de la salle, à demi couchés sur le plancher, faisant la causette tout en fumant la pipe, avant de s'enrouler dans leurs couvertes pour dormir par terre. Le bruit de leurs voix douces et monotones disparait, enveloppé par le clapotis de la vague qui vient mourir sur le sable du rivage.

Que peuvent bien penser ces grands enfants des bois, ces fiers descendants de la nation crise qui habitent les deux réserves voisines de la mission? Pensent-ils aux combats que leurs ancêtres livraient aux tribus envahissantes? Ou bien, l'un d'eux leur rappelle-t-il les luttes avec des visages pâles, qui s'emparèrent de leurs fourrures, de leurs terres et les vainquirent... en les gorgeant de whiskey? Peut-être sont-ils tout simplement à causer de la chasse de l'hiver dernier, ou de la pêche qui doit commencer sous peu de jours. Le lac des Esclaves, immense vivier, conserve toujours du poisson en telle abondance que les sauvages peuvent à peu de frais faire de vraies pêches miraculeuses.

Si c'étaient des blancs, gens bavards et toujours inquiets du lendemain, il est certain qu'ils en parleraient longtemps à l'avance, des pêches comme celles-là. Mais avec les indiens...

Peut-être causent-ils des nouveaux-venus, des colons détruiseurs de forêts où se cache le gibier...

Ce pays, qui depuis des siècles fut toujours sauvage, se réveille à la civilisation.

Pour dire vrai, les Pères Oblats, en établissant là la belle Mission Saint-Bruno, avaient en quelque sorte transformé le pays. Les Rév. Soeurs de la Providence enseignaient aux jeunes, cependant que les Pères jetaient à pleines mains une semence de charité qui devait faire de ce pays sauvage un pays de chrétiens.

Un jour, le feu dévora le couvent. Le zèle du Père Giroux remonta les courages. La mission est rebâtie... comme une ville.

Et les nouveaux-venus, les défricheurs?

Le Père Giroux est un ancien missionnaire-colonisateur. Sa mission est bâtie au milieu d'une langue de terre de neuf à dix milles de largeur en bordure du Lac des Esclaves, et entre deux réserves de Cris.

Le sol? On n'en peut trouver de plus fertile.

Le climat? Superbe.

Tout le bordage du lac est boisé, mais le défrichement est relativement facile. Près de là, à quatre ou cinq milles du lac, on trouve des terres en brûlé, faciles à mettre en labour immédiatement. Un peu plus loin, c'est la prairie, par espaces.

Le pays est plat avec une pente légère vers le lac.

De la bonne eau partout.

C'est une bonne région pour la chasse et la pêche.

La route nationale traverse le terrain de la mission tout près du Lac.

Pays idéal pour le tourisme.

Le chemin de fer passe à un mille ou deux.

Et pour deux cents milles et plus vers le sud, s'étendent les meilleures terres agricoles du monde.

Le gouvernement donne ces terres pour $10 par lot de 160 acres. On affirme, maintenant que la province a ses ressources naturelles, que ces mêmes terres se vendront $480 à partir du premier octobre prochain.

Et les nouveaux-venus sont des Canadiens qui, voulant profiter de ces avantages, sont à ouvrir une paroisse nouvelle qui sera la plus belle paroisse de l'Alberta, sinon du Canada.

Descendant du train à une cabane qu'on a décorée du nom pompeux de gare d'Indiana, les nouveaux-venus étaient attendus par le Père Giroux qui s'est occupé de leur installation après les avoir logés à l'arrivée.

Cet ancien missionnaire-colonisateur, après avoir bâti l'une des plus belles missions du pays, veut fonder la plus belle paroisse du continent.

Il réussira, parce que les nouveaux-venus sont satisfaits et qu'ils écrivent à leurs parents, à leurs amis pour les inviter à venir partager avec eux les durs labeurs du défrichement d'une paroisse nouvelle, mais avec la certitude de jouir prochainement d'une belle aisance au milieu de tous leurs enfants, établis au milieu d'eux.

Pour les Indiens de la race crise, les colons sont des amis parce qu'ils sont les amis du Père missionnaire.

A une centaine de pieds, une flamme joyeuse s'élance vers le ciel. Le voyageur reconnait bientôt quelques sauvages et des nouveaux-venus, entourant un amas de souches et de corps d'arbres enflammés qu'on a jetés pêle-mêle entre le chemin et le lac, dans un endroit où un colon veut bâtir une "campe" pour sa famille qu'il attend.

Dans la nouvelle paroisse de Joussard, comme à la mission Saint-Bruno, qui avec sa chapelle et son grand couvent en est le centre, sous l'habile direction du Père Giroux, on fait du défrichement... et les sauvages, tout comme les défricheurs, aiment à veiller autour d'un feu.

S'approchant, le voyageur entend un nouvel arrivé dire à des sauvages qu'ils ont un beau pays. En dehors des réserves ce pays sera bientôt peuplé par des blancs, répond un sauvage. Vous autres, les blancs, grands parleurs, quand vous trouvez un beau pays de chasse et de pêche, faut que vous le disiez à tout le monde.

Ah! cette douce soirée au milieu de ce repos de la nature, comme elle rappelle au voyageur les soirées de sa jeunesse passée en partie dans la Matapédia. C'était le beau temps alors, le soir où comme celui-ci, devant un grand feu d'abatis, on pouvait rêver tout à son aise.

Qu'y a-t-il de plus agréable qu'une douce rêverie par un soir enchanteur comme ceux de l'Alberta ensoleillée, en face d'un grand feu qui pétille, sous une couronne d'étoiles pour cheminée.

L'air est pur, les étoiles scintillent au firmament, c'est le calme complet, l'absolue tranquillité; de sa douce lumière la lune donne au miroir du lac une teinte argentée qui se reflète sur les bâtisses de la mission.

Pays enchanteur, d'une incomparable beauté, pays de légendes, de poésie et de charité vécue, le voyageur garde toujours de toi le meilleur des souvenirs.

J.-E. LAFORCE.

Aimable perspective

Une dépêche de Berlin annonce la construction par une usine de cette ville d'un haut-parleur qui est le fin du fin.

Il est, paraît-il, tellement puissant qu'une flotte, une armée, une ville même pourront entendre les mots qu'il versera sur elles.

Les paroles dont il sera le diffuseur pénétreront partout, "comme l'air invisible ou une essence impalpable".

Douce perspective pour qui aime le silence!

L'INDE ECONOMIQUE ET SOCIALE

L'Inde industrielle

La "Croix" poursuit la publication d'une série d'articles sur les Indes que des troubles persévérant maintiennent au tableau de l'actualité. Après l'Inde agricole, c'est le tour de l'Inde industrielle.

"Très riche en produits minéraux, dotée d'un excellent réseau de voies ferrées, l'Inde devait tout naturellement devenir un pays industriel. C'est au milieu du XIXe siècle que les Anglais créèrent les premières filatures de coton et de jute, auxquelles s'ajouta plus tard l'industrie métallurgique. Aujourd'hui la Société des Nations reconnait l'Inde comme une des huit grandes nations industrielles du monde. L'industrie indienne est, pour la plus grande part en des mains anglaises. Ce n'est pas que le capital soit insuffisant aux Indes: les grands propriétaires et les usuriers ont des réserves importantes, mais ils se méfient des risques industriels et préfèrent utiliser leurs capitaux à des opérations d'usure agricole, où la terre est toujours présente pour garantir un prêt. Toutefois, comme nous l'avons dit, on voit s'amorcer un mouvement de transfert.

Les progrès de la grande industrie ont naturellement entraîné la formation d'un prolétariat industriel. Il y avait déjà un prolétariat rural, qui comprend une trentaine de millions de salariés dépourvus de toute terre. Les ouvriers industriels ne sont guère plus de 4 millions. Ils ne représentent donc qu'une portion infime de l'ensemble des travailleurs manuels. Ils viennent presque entièrement de la classe des salariés agricoles et des petits propriétaires. Il en résulte que l'ouvrier indien est extrêmement instable et son rendement très faible. Le paysan, nous dit M. André Philip, entre à l'usine non seulement sans aucune qualité technique, mais encore sans aucune notion du temps. Aucune habitude de travail régulier et rapide. Il se trouve tout désorienté au milieu de la trépidation des machines et incapable de se plier à la discipline industrielle qui exige, dans un temps fort court, des mouvements rapides et un effort soutenu. Il faut trois ouvriers indiens pour faire le travail d'un ouvrier anglais. De plus, il se dérange de son travail sous le moindre prétexte, s'absente au moment de la moisson et deux ou trois jours par mois va retrouver sa famille dans son village.

L'embauchage des ouvriers est entièrement entre les mains des contremaîtres et donne lieu à de grands abus. Ils prélèvent une partie du salaire, si bien que l'ouvrier ne touche sa première paye qu'après sept semaines de travail, et elle passe tout entière au payement de l'intérêt des sommes qu'il a dû emprunter. La femme, restée au village, ne reçoit presque rien, et, incapable de tirer de la terre un revenu suffisant, se décide parfois à venir, elle aussi, travailler à l'usine. Malgré les améliorations qui ont été apportées depuis quelques années par la législation du travail, la position de la femme et de l'enfant dans l'industrie indienne reste tragique.

Les salaires sont extrêmement faibles, et le niveau de vie des ouvriers indiens est le plus bas du monde. Le livre de M. André Philip nous donne à ce sujet toutes les précisions. Si, pour la nourriture et le vêtement, l'ouvrier est un peu moins malheureux que le paysan ses conditions de logment sont bien pires: elles dépassent les pires horreurs que nous avons connues en Europe. Mais, ajoute-t-il, ce qu'aucun chiffre ni aucune enquête statistique ne saurait nous montrer, et ce qui est le plus terrible, c'est la détresse morale du travailleur industriel indien, amené aux pires déchéances morales.

Et cela est d'autant plus grave, que rien ne peut plus retenir l'ouvrier dans sa chute. Au village, toute son existence était baignée dans une atmosphère religieuse. A l'usine, une conception irréligieuse et matérialiste de l'existence s'impose aussitôt au travailleur, parce qu'elle est la seule qui corresponde à ses souffrances réelles d'ouvrier d'usine. A la campagne, l'homme vivait dans un milieu social fortement constitué, dominé par la stricte discipline de la caste. (1) Elle était pour la masse des hommes faibles et sans initiative, un point d'appui solide... Elle leur imposait une règle d'existence... A l'usine, rien ne vient remplacer la caste, et l'homme, loin d'être émancipé, se trouve plus esclave encore que par le passé, soumis à toutes ses passions et à ses mouvements instinctifs, soumis surtout au déterminisme provenant de ses nouvelles conditions de vie et de travail, qui détruisent peu à peu en lui le sens moral.

C'est pour réagir contre les souffrances, la misère et la destruction des valeurs morales que cause l'industrie moderne, que Gandhi a entrepris sa campagne en faveur du retour au foyer et de la restauration des industries villageoises. Mais ce n'est pas une solution. Il ne faut pas supprimer l'industrie moderne dans l'Inde parce qu'elle est indispensable pour améliorer les conditions de vie des Indiens. Il s'agit de la réformer et d'empêcher autant que possible ses abus. Cela pourait être l'oeuvre d'un mouvement syndical; il a déjà obtenu quelques réformes. D'ailleurs, jusqu'à présent, il a toujours été extrêmement modéré. Notons encore à ce propos une observation de M. André Philip: l'organisation syndicale ne pourra progresser aux Indes, la conscience de classe ne pourra se former que lorsque l'esprit des travailleurs aura été ouvert à des impressions morales nouvelles, comme le désire de justice sociale, l'égalité de toutes les âmes devant Dieu, et, devant les hommes, la valeur incomparable de la personnalité humaine.

Le reproche le plus grave que les Indiens adressent aux Anglais et, d'une manière générale aux Occidentaux, c'est de méconnaitre entièrement leur civilisation. Comme Radindranath Tagore l'a dit dans une réunion qui avait groupé pour l'entendre l'élite du monde politique, intellectuel et industriel de Paris, l'Inde souffre aujourd'hui de l'introduction du machinisme; elle souffre de ce que cette transformation ne s'est pas faite pour l'épanouissement et l'agrandissement de la vie spirituelle. Elle demande que cette civilisation qu'on lui apporte ne mette pas au premier plan le profit et la production, en faisant litière de l'amour, de la beauté, de la vérité et de la justice.

On arrive donc à cette conclusion qu'il serait nécessaire de développer l'industrie dans l'Inde pour y améliorer les conditions de la vie. Mais il faut prendre bien garde de les aggraver, au contraire. Un profond abime sépare les conceptions intellectuelles et morales chez l'Indien et chez l'Occidental. Dans aucun pays il n'est donc plus difficile que dans l'Inde de concilier les exigences de l'industrie avec celles qu'impose le respect de la personne humaine. En tout cas, nulle part il ne serait plus dangereux de vouloir édifier une civilisation purement matérielle, qui fasse abstraction de toutes les valeurs spirituelles, comme celle que les Etats-Unis voudraient imposer au monde.

Antoine du TARLE.

(1) Bien entendu, cela ne veut pas dire que M. René Philip soit partisan du régime des castes; il y voit, au contraire, la grande faiblesse du système social de l'Inde.

LA LECON DE M. STRESEMANN

La ferveur avec laquelle la mémoire de M. Stresemann est fêtée aujourd'hui outre-Rhin doit faire réfléchir les partisans les plus déterminés de l'évacuation anticipée du gage territorial, que nous assurait, pour plusieurs années encore, le traité de Versailles. Ce que les vaincus de 1918 célèbrent dans le plus grand homme d'Etat qu'ils aient eu depuis Bismarck, c'est la lucidité avec laquelle il a su exploiter l'idée de la Paix européenne en fonction des intérêts de l'Allemagne. Nos représentants à nous ont, eux aussi, et de bonne foi, cru servir cette idée. L'ont-ils fait en fonction des intérêts de la France? Il est trop évident que non. Ils ont été hypnotisés par ce "mysticisme malsain" dont parlait avec tant de justesse le Président Roosevelt à l'occasion précisément de l'idée de paix, et qui semble bien une des erreurs habituelles de l'intelligence française, dès qu'elle est possédée par l'enthousiasme d'un principe abstrait. Un irréalisme en résulte, dont le monument le plus significatif reste la Déclaration des droits de l'homme, proclamée comme elle l'a été au début de la Révolution.

De quoi s'agissait-il en 1789? De corriger des abus évidents. Mais, je reprends la formule que j'employais tout à l'heure: de les corriger en fonction de la France. Nos exaltés ont oublié leur pays pour légiférer en fonction de l'humanité. Ils ont rédigé les articles idéologiques d'un code de liberté, d'égalité et de fraternité qui devait assurer le bonheur de tous les hommes. Le résultat immédiat fut une convulsion nationale, à laquelle demeure attaché le nom sinistre de Terreur. Souhaitons que nos pacifistes d'aujourd'hui ne voient point pareillement les ouvriers de la besogne la plus contraire à celle qu'ils ont souhaité d'accomplir, et surtout essayons de dégager une leçon de la reconnaissance passionnée que les Allemands témoignent à l'habile négociateur de l'évacuation de la Rhénanie. Comprenons que ce n'est point en abandonnant, les uns après les autres, les fruits d'une victoire si chèrement acquise, que l'on abolira, chez les vaincus, la rancune inséparable du sentiment de la défaite. Nous avons, dans notre propre histoire, un exemple qu'il ne faut pas se lasser de rappeler: celui du retour de l'île d'Elbe. Napoléon était tombé, en 1814, dans des circonstances qui paraissaient rendre son retour impossible, du moins suivant toute prévision raisonnable. Le pays ne voulait plus d'un régime qui ne lui représentait, depuis la retraite de Russie, que des catastrophes. Les réfractaires se multipliaient dans toutes les campagnes. Les maréchaux eux-mêmes avaient envisagé l'abdication. L'Empereur avait dû, pour échapper à la colère populaire, traverser la Provence incognito, sa rentrée ne pouvait que marquer une reprise de la plus terrible guerre. Il reparait cependant, dix mois plus tard, et la France entière le suit. Pourquoi? Parce qu'un peuple qui a possédé l'hégémonie militaire ne se console pas de l'avoir perdue. C'est le cas présent de l'Allemagne. Depuis 1866 et 1870, elle l'avait, cette hégémonie. Quand cessera-t-elle de souhaiter de la reconquérir? Pas aujourd'hui, certes. Le talent de M. Stresemann fut d'avoir travaillé dans le sens de cette aspiration profonde, en déguisant cette passion inavouée de la revanche sous cette étiquette de liquidation de la guerre, dont nos mystagogues n'apercevaient pas la secrète menace. Concluons-en que la grande politique est celle qui s'adapte au fait, et que le fait, dans chaque pays, est d'abord l'intérêt national. De ce qu'une utopie semble généreuse, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas funeste à ceux qui la professent, si elle est contraire aux inéluctables nécessités du réel. C'est la vérité que M. Stresemann avait démêlée et qu'il a pratiquée avec cette longue patience, la grande vertu du génie germanique. Il nous aura rendu service, s'il nous a réveillé de quelques périlleuses chimères et d'abord de celle qui consiste à croire qu'en se désarmant on se concilie des ennemis qui n'ont de respect que pour la force. Désirons la paix européenne, mais acceptons-en la première condition: une France dont nos voisins sachent et sentent qu'elle est toujours la France de Bouvines, d'Iéna et des deux Marne.

Paul BOURGET,
de l'Académie française.

(Le "Figaro").

Autour de la Ferme

Temps durs

Depuis longtemps, n'est-ce pas, on nous corne les oreilles avec les "temps durs", "les sans-travail", la crise? Surtout depuis que la politique fait des siennes. Je ne veux pas ajouter mon grain de sel, mais il me vient à l'idée quelques réflexions tout à fait rurales et je demande d'en faire part à mes amis.

Des études d'économie rurale il se dégage un principe qui trouve une juste sanction dans le temps de crise actuel, à savoir que les profits du cultivateur sont modiques et dénués du caractère fiévreux des revenus de l'industrie et du commerce. En d'autres mots, les revenus du cultivateur sont modestes, mais à l'abri des fluctuations qui font le million d'un protégé de la fortune et par le même coup, la ruine de cent pauvres diables de voisins.

Cette constatation est bonne à souligner en ces temps difficiles et il est bon d'apprécier le lot du cultivateur en conséquence. Il est vrai que le cultivateur n'est pas insensible aux temps durs. Quand le lait vaut $1.00 ou $1.25 le cent livres la poignée d'argent à faire en industrie laitière est petite et il peut sembler désespérant de travailler toute une année pour joindre les deux bouts avec peine et misère. Le tableau s'assombrit davantage à cette période où les journées sont longues, le soleil ardent, et où le travail pénible commande.

Mais c'est ici qu'il faut le dire, "tout est relatif dans le monde". Pour soulager son imagination et se donner un peu de courage, que le cultivateur envisage donc la situation du citadin: combien de sans-travail qui ont faim, eux et leur famille, et par le monde entier, non pas trois fois par jour, mais une seule, qui dure vingt-quatre heures? La situation de l'industriel et du commerçant qui voient les marchés ravalés et déserts, la croira-t-on beaucoup plus riante?

Il est vrai encore que le cultivateur n'a pas le plaisir de rouler dans une auto (qui souvent n'est pas payée) de se pavaner sur la rue le ventre creux, et qu'il doit travailler dur et ferme sur la terre. Combien d'hommes dans les villes qui voudraient eux aussi pouvoir travailler d'un soleil à l'autre, avec trois bons repas par jour? Le cultivateur, lui, est assuré du moins d'une année, que dis-je, d'une vie de travail, avec le pain de chaque jour, quelques commodités bien appréciées et souvent un léger bénéfice.

D'ailleurs la situation du cultivateur n'est pas aussi sombre qu'il se la fait lui-même. La preuve c'est qu'à l'âge de cinquante ou soixante ans, nombreux sont les cultivateurs qui, après avoir convenablement élevé leur famille, comptent l'argent prêté par mille piastres!

En ces temps propices à la réflexion, de peur d'être des ingrats, sachons apprécier sa situation et cessons de décrier la profession qui assure le pain, le logement et le vêtement de chaque jour et cela à l'année et pour la vie.

Ces pensées, je crois, sont de nature à mieux faire connaître la terre, et par là, la faire aimer davantage. Et c'est déjà une grosse somme de bien-être que d'apprécier, d'aimer son travail et son genre de vie; sans compter que le succès, surtout en agriculture exige la coopération des bras, de la tête et du coeur.

L. DESLANDES.

— La "Terre de Chez Nous"

OU COMMENCER POUR ABAISSER LES FRAIS DE PRODUCTION?

Il est admis que l'agriculture est dans le marasme, que les prix des produits animaux sont en baisse. Bien des raisons sont offertes pour expliquer cet état de choses, et nous cherchons à les résumer ici:

1.—Plus que jamais aujourd'hui, les prix des produits agricoles sont réglés par la production mondiale, et non pas seulement par les conditions de production au Canada seul. L'action de la loi de l'offre et de la demande n'est plus locale, ou limitée à un seul pays; elle s'exerce dans l'univers tout entier. Les conditions plus économiques de production du blé ou du beurre aux Antipodes fixent le prix de ces produits chez nous.

2.—En général les prix de la plupart des produits animaux au Canada sont restés à un niveau plus élevé que dans tout autre pays, et naturellement c'est pourquoi le marché canadien attire les autres pays, et pourquoi le Canada importe aujourd'hui des quantités immenses de certains produits alimentaires dont nous faisions autrefois une spécialité.

3.—Le Canada n'est plus un grand pays exportateur de produits animaux; la plus grande partie de ce que nous produisons est consommée au pays, à prix relativement élevé, si élevé même que, comme nous le disions plus haut, les autres pays trouvent chez nous un débouché avantageux. Ce sont ces importations qui détermineront à leur tour les prix de l'avenir.

4.—A la question: "La demande de la population relativement petite du Canada est-elle suffisante par elle-même pour maintenir les prix au niveau désiré, ou ce niveau sera-t-il réglé par les conditions mondiales?", nous répondons: "Il semble que les prix s'égaliseront".

Sachant que le cultivateur ne peut, par lui-même, contrôler la destinée de ses produits lorsqu'ils sont sortis de sa ferme, il semble que le moyen pour lui de s'en tirer est d'abaisser les frais de production. Le conseil est bon, mais il n'est pas d'application facile. Ce n'est pas, en effet, d'un jour à l'autre que l'on peut abaisser les frais. Sans doute, si nous avions suivi toutes les méthodes recommandées depuis quarante ans, ces frais de production seraient aujourd'hui réduits presque au minimum. Mais que la chose soit aisée ou difficile, qu'elle nous plaise ou non, il semble que nous serons obligés de produire à plus bas prix ou de trouver un autre moyen de gagner notre vie.

L'étude de l'abaissement des frais nous conduit dans le champ de la bonne culture, beaucoup trop vaste pour être considéré ici, et déjà couvert sous tous ses aspects. On n'apprécie pas souvent à leur juste mérite les relations qui existent entre les opérations de culture d'apparence très différente. Quel effet, par exemple, ont les bons chevaux de traits bien soignés sur le prix de revient d'un gallon de lait? Dans quelle proportion les pauvres animaux mal nourris l'augmentent-ils? On pourrait croire que le cheval de ferme n'a que peu d'influence sur la vacherie ou sur ses produits, et cependant s'il y a un anneau faible dans la chaîne de production aujourd'hui, c'est bien dans la culture des aliments sur la ferme. En somme, c'est la faible production par acre cultivé qui est la cause du lait cher, en admettant toutes les imperfections de nos vaches et leur faible moyenne de production.

Peu importe d'où vient l'énergie motrice employée sur la ferme, pourvu qu'elle soit bon marché et suffisante. Nous entrons dans une période de transition. L'énergie motrice mécanique sera sans doute beaucoup plus employée dans dix ans qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais pendant longtemps encore, sur bien des fermes, c'est le cheval qui sera appelé à fournir une bonne partie de l'énergie pour l'ameublissement, encore si imparfait et pourtant si nécessaire pour maîtriser les mauvaises herbes tant répandues. Ce sont là les raisons principales du prix élevé de revient du lait.

L'ancienne devise du bon éleveur "Sélectionnez, nourrissez et désherbez", ne suffit plus; il faut y ajouter "et cultivez".

Le mauvais élevage, qui donne de pauvres chevaux, est l'industrie la plus ruineuse de la ferme. Le seul moyen de se procurer une source régulière d'énergie motrice, si essentielle pour abaisser le prix de revient des produits de la ferme, est de garder une ou deux bonnes juments portières et de les faire pouliner régulièrement. Il est possible d'acheter des chevaux d'un certain genre à meilleur compte que l'on peut les élever. Malheureusement c'est la qualité plutôt que le nombre de chevaux qui est à critiquer sur les fermes d'aujourd'hui, par comparaison aux conditions d'il y a vingt-cinq ans.

G.-B. MOTHERWELL,
Eleveur du Dominion.

NOTRE BLE GARNET

Le blé "Garnet" est une variété très répandue aujourd'hui qui parait recevoir la faveur de milliers de producteurs de céréales. Il est maintenant assuré d'un avenir prospère. Les essais de mouture et de boulangerie qui ont été effectués en différents endroits ont déjà donné d'excellents résultats. Le blé "Garnet" est très connu et très apprécié outre-mer et ses qualités exceptionnelles lui ont acquis une préférence justifiée.

Nous savons que cette variété a été créée et développée par le service des Céréales de la division des fermes expérimentales du ministère fédéral de l'Agriculture et qu'elle a été distribuée pour la première fois aux cultivateurs, afin qu'ils en fassent l'essai, au printemps de 1926.

Blé rouge du printemps, le "Garnet" possède toutes les caractéristiques du blé "Marquis". Cependant, son rendement est encore supérieur à celui-ci et sa maturité est aussi plus rapide. Dans les régions où la saison de végétation est très courte, au nord-ouest par exemple, ce blé peut être d'une grande utilité aux agriculteurs et leur assure des résultats étonnants, malgré des conditions climatériques défavorables à la culture des céréales.

Lorsque le blé "Garnet" fit irruption sur le marché, les meuniers canadiens s'opposèrent à sa classification et refusèrent de payer le prix qu'on leur demandait. Le gouvernement fédéral voulut résoudre la question. Il envoya 6,700 boisseaux de ce blé aux meuniers, aux boulangers et aux laboratoires d'outre-mer. Ces laboratoires sont répartis comme suit: six en Angleterre, un en Ecosse, un en France, dix en Allemagne et deux en Hollande.

On en est venu à la conclusion, après des essais et des expériences multiples de mouture et de boulangerie, que le "Garnet" devait être classé séparément. Au point de vue rendement, il est considéré supérieur; cette opinion est d'ailleurs confirmée par le service des céréales à Ottawa.

Dans un rapport récemment publié par le ministère fédéral de l'Agriculture relativement au blé "Garnet", nous lisons ce qui suit: "Le blanchissement de la farine du blé "Garnet" se fait sans difficulté. Si la couleur jaune de ce blé est un inconvénient dans certaines régions, elle est un avantage précieux dans d'autres. Les opinions diffèrent en ce qui regarde les mélanges. Parfois le "Garnet" convient mieux aux mélanges que le "Marquis"; en d'autres temps il ne parait pas aussi désirable pour cela".

Les expériences que nous relatons ici sont le résultat de l'enquête poursuivie en d'autres pays sous la direction de M. L.-H. Newman, chef du service fédéral des céréales. Le ministère de l'Agriculture à Ottawa, à la suite de cette enquête, a publié un bulletin pratique que les intéressés peuvent se procurer gratuitement.

NOUVELLES DE PARTOUT

L'altimètre de Byrd

Paris. — Le capitaine Dieudonné Costes et Maurice Bellonte, les deux aviateurs français qui se préparent à traverser l'Atlantique, ont obtenu de l'amiral Byrd la permission de se servir de son altimètre au cours de leur traversée. Byrd avait perdu cet instrument pendant son amerrissage forcé à Ver-sur-Mer. On se rappelle que l'aéroplane transatlantique avait descendu dans l'eau. L'altimètre était resté dans la mer jusqu'à ces jours derniers alors qu'un pêcheur français le ramena dans ses filets. Costes a demandé à Byrd la permission de s'en servir et l'amiral la lui a accordée avec plaisir.

"Ce sera notre chance", a dit l'aviateur français.

Le commerce extérieur de la France

Paris. — Le bilan du commerce extérieur de la France pour les sept premiers mois de 1930 est caractérisé par l'accroissement des importations et par le fléchissement des exportations comparativement à la même période de 1929.

A première vue, le solde passif de la balance commerciale peut paraître un signe fâcheux, mais ce serait une erreur de s'en tenir à cette impression. En effet, les industries françaises ne ralentissant pas leurs achats extérieurs, tandis que leurs ventes à l'étranger diminuent, il est manifeste qu'ils obtienent sur place un écoulement satisfaisant de leurs produits, lesquels ne rassasient pas encore le marché intérieur, puisque celui-ci achète toujours d'avantage des objets fabriqués au dehors.

On aboutit donc à la constatation évidente que le marché intérieur continue à se développer et n'a pas encore atteint son point de saturation.

Le gouvernement anglais va établir des lignes aériennes permanentes

Londres. — Le ministère de l'Air a publié un bulletin disant que le gouvernement anglais veut éventuellement établir un service de l'air régulier entre Cardington, Montréal et New-York.

"Quand l'expérience acquise avec le R-100 et le R-101 sera suffisante, dit le bulletin, on organisera des services réguliers entre ces trois villes. Le progrès de la navigation aérienne classe les voyages transatlantiques parmi les randonnées aériennes ordinaires, ce qui permet d'envisager la création d'un service pour toute l'année".

Trois aéroroutes "régulières" sont mentionnées à ce sujet: celle du nord par le cap Farewell et le Groenland; la voie directe par Terre-Neuve et le parcours méridional par les Açores. Une autre route pour Winnipeg par les îles Farao, l'Islande et le Groenland est aussi envisagée.

Le plus gros pont du monde

Sydney, Australie. — Les deux sections du grand pont du port de Sydney ont été réunies. Ce pont, le plus grand au monde, qui met les deux parties de la ville en communication a une longueur de 3,700 pieds. Il s'élève à 170 pieds afin de permettre le passage des plus gros navires même à marée haute.

La travée centrale, qui n'est pas complètement terminée, bien que les deux sections soient réunies, portera une route de 57 pieds de largeur, quatre voies de chemin de fer et deux trottoirs pour les piétons. Le coût du pont s'élèvera environ à 6,000,000 de livres sterling, soit $29,220,000. Il sera ouvert à la circulation dans un mois.

La famine au nord de la Chine

Tatungfu (Shansi, Chine). — Une lueur d'espoir commence à revivre dans les coeurs des nombreux affamés du nord de la Chine, car on prévoit de bonnes moissons un peu partout; mais entretemps, la pénurie s'aggrave chaque jour davantage et trois mois de pénible attente séparent encore ces pauvres malheureux des bienfaits de la nouvelle moisson.

Un missionnaire a raconté ce fait dont il fut témoin:

Un père de famille voulait avec ses deux derniers dollars acheter un boisseau de grain, mais le boutiquier refusait parce que les deux dollars n'étaient pas suffisants pour acheter un boisseau, et il ne voulait pas vendre moins qu'un boisseau. Notre pauvre homme, saisi de désespoir et de colère, s'en va dans une autre boutique, y achète un peu de farine, quantité suffisante pour un repas, et un peu d'arsenic qu'il mêle à la farine: il rentre chez lui et fait préparer le repas lugubre. Une heure après toute sa famille, composée de cinq personnes, était morte.

Les Soviets enrayent toute thésaurisation

Moscou. — Quatre hommes, récemment fusillés à Moscou, étaient accusés d'avoir thésaurisé de la monnaie d'or et d'argent, ce qui équivaut, en langage soviétique, à des spéculations contre-révolutionnaires. Ils avaient amassé à peu près 5,000 roubles ($2,500).

En même temps, le gouvernement des Soviets a ordonné que tous les directeurs de restaurants et les gérants de boutiques de toute sorte soient fouillés et que leurs établissements soient perquisitionnés, afin que tout argent caché soit immédiatement découvert.

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$4.87	$4.86½
Franc français	3.95	3.92
Belga belge	14.04	13.9
Franc suisse	19.53	19.3
Lire italienne	5.25	5.26
Couronne suédoise	27.00	26.8
Cour. norvégienne	26.94	26.8
Courone danoise	26.92	26.8
Mark allemand	23.99	23.8
Cour. hollandaise	40.43	40.2

LE MARCHE

26 AOUT 1930

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
Bons et de choix	$5.50—$6.50
Moyens	$4.50—$5.25
Ordinaires	$3.50—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 livres	
Bonnes et de choix	$5.75—$6.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.50—$4.00
Génisses—	
Bonnes et de choix	$5.50—$6.25
Ordinaires	$3.50—$4.50
Veaux engraissés—	
Bons et de choix	$8.00—$9.25
Moyens	$6.00—$7.00
Vaches—	
Bonnes	$4.75—$5.50
Moyennes	$3.50—$4.50
Ordinaires	$2.75—$3.25
Pour conserve	$1.50—$2.50
Taureaux—	
Bons	$2.75—$3.00
Ordinaires	$2.25—$2.50
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$3.50—$4.00
Ordinaires	$2.50—$3.00
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.00—$2.50
Laitières	$40.00—$75.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$9.00—$11.00
Ordinaires et moyens	$4.00—$8.00
Porcs—	
Bacon de choix—Prime de $1 par tête	
Bacon	$11.25
Bouchers—Escompte de 70s par tête	
Pesants	$9.25
Très pesants	$6.75
Légers et maigres	$10.00—$11.00
Truies No 1	$6.75
Truies No 2	$5.75
Inférieurs	$6.00—$6.00
Ferrats	$3.00—$4.00
Agneaux—	
Bons, poids moyen	$8.50
Bons, pesants	$7.50
Ordinaires	$5.00—$6.00
Béliers	$5.50—$6.50
Moutons—	
Bons, pesants	$3.00
Bons, poids moyen	$3.50—$4.00
Ordinaires	$1.50—$2.50

PRODUITS

Beurre—	
Crèmerie F.O.B. Winnipeg, approximatif — No 1	$ .27½—$ .28½
Oeufs— (D'après la classification du gouvernement fédéral)	
Extra, la douzaine	$ .26
Premiers	$ .24
Seconds	$ .18
Pommes de terre nouvelles—	
Par 100 livres	$1.25
Farine—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$3.85
2 sacs de 49 livres	$3.90
4 sacs de 24 livres	$3.95
Western Canada "Purity"—	
Sac de 98 livres	$3.85
2 sacs de 49 livres	$3.90
4 sacs de 24 livres	$3.95
Ogilvie "Royal Household"—	
Sac de 98 livres	$3.85
2 sacs de 49 livres	$3.90
4 sacs de 24 livres	$3.95
Maple Leaf Flour Mills—	
Sac de 98 livres	$3.85
2 sacs de 49 livres	$3.90
4 sacs de 24 livres	$3.95
Alimentation—	
Son. La tonne	$23.00
Gru. La tonne	$25.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$2.95
Foin—	
Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg	
Mil. No 1	$15.00—$16.00
Mil. No 2	$14.00—$15.00

Cours du grain fourni par

EUG.-J. DUFRESNE

Prix décharge à Fort William ou Port Arthur
Pour la semaine finissant le 25 août 1930

Grains	Mardi 19 août	Merc. 20 août	Jeudi 21 août	Vendi 22 août	Samedi 23 août	Lundi 25 août
Blé No 1 Nord	.89¼	.90⅞	.90⅞	.90¼	.90⅞	.89⅞
2 Nord	.87⅞	.88⅞	.88⅞	.88¼	.89	.88
3 Nord	.84½	.85½	.85⅞	.84¾	.85⅛	.84½
Avoine 2 CW	.36⅝	.38¼	.39¼	.40	.39⅞	.37⅞
3 CW	.34⅛	.35⅛	.36¾	.37¼	.37	.35
Orge 3 CW	.36¼	.37⅛	.38⅞	.39⅜	.39¼	.37⅞
4 CW	.32¼	.33⅞	.35⅜	.35⅞	.35⅛	.34⅜
Lin 1 NW	1.56⅛	1.57⅞	1.58¼	1.57⅛	1.57⅛	1.5[illegible]
2 CW	1.52½	1.53⅞	1.54½	1.53½	1.53⅛	1.48½
Seigle 2 CW	.51⅛	.53⅜	.54⅜	.55⅛	.57⅜	.54⅞
Prix sur voie (track)						
Base Blé 1 Nord	.89⅞	.91	.90⅞	.90¼	.91	.90
Avoine 2 CW	.36⅞	.37⅞	.39	.39¼	.39⅞	.37¼
Orge 3 CW	.36⅞	.37⅞	.39¼	.39⅜	.39¼	.38
Lin 1 NW	1.56⅞	1.58	1.59	1.58	1.58	1.53
Seigle 2 CW	.51¾	.53¾	.54⅞	.55½	.57⅜	.55¼
Options						
Blé Octobre	.91¼	.92⅛	.92⅜	.91⅞	.92½	.91⅛
Décembre	.92¾	.94¼	.93⅞	.93¼	.94¼	.93
Mai	.99¼	1.00⅜	1.00⅞	.99⅞	1.00⅞	.99⅛
Avoine Octobre	.38⅞	.39¼	.40⅛	.41	.40⅞	.38⅞
Décembre	.38	.39¼	.40⅛	.41⅞	.41¼	.40⅛
Mai	.41⅜	.42⅞	.44⅞	.45⅜	.45½	.45
Orge Octobre	.39¼	.39½	.40⅞	.41¼	.40⅞	.39½
Décembre	.40⅞	.41⅞	.43⅛	.43⅛	.43¼	.42
Mai	.45¾	.47	.48½	.48⅞	.48⅜	.47⅜
Lin Octobre	1.59¼	1.60⅛	1.61	1.60	1.60	1.55
Décembre	1.57½	1.59¾	1.59	1.58½	1.59¼	1.54
Seigle Octobre	.53¼	.55¼	.56⅛	.57	.59¼	.56⅜
Décembre	.56⅜	.57⅞	.58¾	.59½	.61¾	.59⅜
Mai	.62½	.64	.64⅛	.66	.67⅞	.65⅞

Une belle famille canadienne-française

M. et Mme Emery Turenne, de Saint-Pierre-Jolys, Man., entourés de leurs enfants et petits-enfants. Cette photographie a été prise à l'occasion de la célébration récente de leur cinquantième anniversaire de mariage.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

ST-PIERRE

Noces d'or de M. et Mme Emery Turenne

La Liberté est heureuse d'ajouter les détails supplémentaires suivants à ce qu'elle a publié sur cet événement la semaine dernière.

La paroisse de Saint-Pierre-Jolys a été témoin d'une fête très touchante, le lundi 4 août. M. et Mme Emery Turenne célébraient leurs noces d'or avec une grande solennité. A 10 h., accompagnés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, ainsi que de nombreux amis, ils assistaient à une grand'messe solennelle chantée par M. l'abbé Beaudry, curé de Saint-Antoine d'Aubigny, petit-cousin de Mme Turenne. Le R. P. Comeau, O.M.I., missionnaire à Pine Creek, Man., et M. l'abbé L. Vinet, eccl., servirent comme diacre et sous-diacre. M. le curé Sabourin assistait au choeur. Les Dames de Sainte-Anne firent les frais du chant. Les petits-fils des jubilaires servirent la messe. Il y eut sermon de circonstance donné par le R. P. C.-H. Lesage, C.S.V., directeur de la Maison Saint-Joseph d'Otterburne.

Le Rév. Père prit pour texte celui de saint Paul à son disciple Timothée: "Admoneo te ut ressuscites gratiam quae est in te — Je vous exhorte à faire revivre la grâce qui a été déposée en vous." Le Père prédicateur signale les vertus qui distinguent les jubilaires, vertus qui sont les fruits des sacrements reçus et renouvelés, d'une vie foncièrement chrétienne, de l'accomplissement fidèle des obligations graves du mariage. Il profite de l'occasion pour souligner les luttes infernales qui se livrent contre la sainteté et l'indissolubilité du mariage chrétien. Il faut que nos foyers catholiques pratiquent intégralement, sans lâcheté, les doctrines prescrites par l'Eglise catholique. C'est à cette seule condition que le bon Dieu ne changera pas en malédictions les bénédictions qu'il aura d'abord répandues à profusion le jour de la réception du sacrement de mariage. C'est à cette seule condition que nos foyers catholiques garderont la fécondité et jouiront du bonheur et de la gloire dont s'honorent aujourd'hui les jubilaires et leur distinguée famille.

A midi, dîner de famille à la maison paternelle que dirige maintenant M. Théophile Turenne. Autour des tables surabondamment garnies et où présidait M. le curé Sabourin, l'on remarquait à côté des jubilaires M. le curé Beaudry, d'Aubigny, le R. P. Lesage, C.S.V., le R. P. Comeau, O.M.I., M. l'abbé L. Vinet eccl. Puis les enfants des jubilaires: M. et Mme Josseph-Emery Turenne, Saint-Boniface; M. et Mme Eugène Ritchot (Anasthasie), Saint-Pierre-Jolys; M. et Mme Isaie Ritchot (Emérence), Saint-Norbert; M. et Mme Georges Keny (Anna), Saint-Norbert; M. et Mme Théophile Turenne, Saint-Pierre-Jolys; M. et Mme Adélard Turenne, Saint-Pierre-Jolys; M. et Mme Léopold Turenne, Saint-Pierre-Jolys; M. et Mme Hormisdas Turenne, Saint-Pierre-Jolys; M. et Mme Norbert Pelland (époux de feu Marie-Thérèse), Winnipeg.

Une fille seulement manquait, mais non la moindre. La Rév. Soeur Turene, des Soeurs Grises, actuellement de l'hôpital de Régina, Sask., a dû en effet faire le sacrifice de cette belle fête.

Cinquante des 52 petits-enfants qui vivent étaient présents au dîner.

Mlle Antoinette Ritchot, à la fin du banquet, lut une magnifique adresse, dont Soeur Turenne est l'auteur.

M. Turenne, visiblement émotionné chargea M. le curé Sabourin de répondre à sa place, charge dont M. le curé s'acquitta avec beaucoup de grâce, comme toujours. M. le curé Beaudry, le R. P. Lesage le R. P. Comeau et M. l'abbé Vinet dirent aussi quelques mots. Et pour conclure, Mlles Simonne Turenne et Adrienne Ritchot récitèrent avec talent un dialogue de circonstance.

L'après-midi se passa agréablement. Un artiste de Saint-Boniface photographia le groupe que la Liberté est heureuse de reproduire. La famille Turenne a été particulièrement réjouie de recevoir la visite d'amis de coeur tels que l'hon. Albert Préfontaine, MM. A. Lambert, Eug. Turenne, Geo. Renuart, Jules Couture, J.-L. Tessier, J. Langelier et leurs épouses. Elle les en remercie sincèrement, comme elle remercie ceux et celles qui lui ont envoyé des fleurs, des cadeaux, des félicitations. Les enfants, mûs par un sentiment de piété filiale, ont présenté en outre à leur papa une magnifique canne avec douille en or initialée; et à leur maman un riche jonc de mariage que le prêtre a béni au moment de la rénovation des promesses conjugales.

SAINT-LAZARE

Enfin, jeudi matin, 21 août, cinq religieuses de la Présentation de Marie de Saint-Hyacinthe arrivaient ici pour venir fonder un couvent. C'est avec une grande joie que nous les avons accueillies, puisque nous demandions des religieuses depuis trente ans. Le logis que nous avions à mettre à leur disposition n'est pas bien spacieux, mais il était préparé à les recevoir. Les dames de la paroisse avaient tenu à tout bien préparer. Les religieuses commenceront la classe le 26 courant. Nous saluons leur venue comme un événement béni.

• • •

La semaine dernière Mme S. Préfontaine, de Winnipeg, était de passage ici avec son fils, en route pour la Saskatchewan.

• • •

Mme Paul Chartier est de retour de Saint-Jean-Baptiste.

• • •

Les battages sont commencés partout ici et le rendement est bien satisfaisant, si le prix ne l'est pas autant.

• • •

M. et Mme Assailly, M. et Mme H. Gamache, de Laurier, étaient de passage au presbytère, dimanche dernier.

• • •

M. Emile Dupont, de Brandon, est aussi parmi nous depuis quelques jours.

SOMERSET

Chevaliers de Colomb

Samedi dernier avaient lieu les funérailles de M. Joseph Pantel, citoyen bien connu. Le service funèbre fut chanté à Somerset, puis la dépouille mortelle, accompagnée par un grand nombre de Chevaliers, de parents et d'amis, fut inhumée au cimetière de Notre-Dame-de-Lourdes.

A la famille si cruellement éprouvée notre Conseil offre ses plus vives sympathies.

BRANDON

Les Chevaliers de Colomb du Conseil de Brandon, numéro 1435, ont tout lieu de se féliciter hautement du beau succès que remporta leur piquenique, tenu le dimanche 17 août à Oak Lake.

L'esprit de famille qui régnait visiblement entre les personnes de nationalités si variées mérite d'être souligné. Nombre de Frères canadiens firent remarquer que l'occasion leur rappelait les bons anciens temps dans le vieux Québec. Plusieurs des nôtres figurèrent avec honneur dans la lutte au câble. Nos dames purent aussi démontrer que les Canadiennes de l'Ouest n'ont rien perdu en vigueur et la lutte qu'elles soutinrent n'était pas à dédaigner.

Un bel acte de bravoure, le sauvetage de Mme Dunn, née Pérusse, à Newport, en Gaspésie, fut dignement récompensé par nos frères chevaliers qui présentèrent à l'héroïne, Mlle McLeod, de Brandon, une médaille en or. Le mérite est d'autant plus grand que l'héroïne ne pèse que 115 livres, tandis que Mme Dunn, qui avait déjà sombré deux fois et se trouvait presque sans connaissance, pèse près de 200.

De nombreuses courses et une joute de balle agrémentèrent l'après-midi et la soirée qui se passèrent sans le moindre accident. Le seul regret manifesté fut à propos de l'arrivée trop hâtive des ombres du soir.

SAINT-BONIFACE

A l'archevêché

S. G. Mgr l'Archevêque est allé faire la visite pastorale à Saint-Lupicin. Monseigneur y administrera la confirmation et bénira le nouveau couvent.

Par nomination de Sa Grandeur, M. l'abbé Gustave Couture a été nommé curé de Starbuck et des environs.

De passage à l'archevêché, le R. P. Latour, C.S.V., provincial des Clercs Saint-Viateur, qui visite les maisons de sa communauté.

La rentrée des classes

La rentrée des classes se fera la semaine prochaine, dans toutes les écoles de la ville. Nous ne saurions trop recommander aux parents d'être ponctuels à envoyer leurs enfants aux écoles dès le début des cours. Cela permet aux professeurs de se mettre immédiatement à la besogne; et puis, les enfants ont eu deux longs mois de repos: ils doivent être désireux de reprendre leurs livres.

Conférence sur le radium et le cancer

Ce soir, mercredi, à 8 h. 30, à l'école Provencher, conférence sur le radium et le cancer par le Dr J.-E. Gendreau, professeur et médecin en charge de l'Institut de Recherches de l'Université de Montréal. Cette soirée se fera sous les auspices de la "British Medical Association" et sera presidée par S. G. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Cercle Sainte-Elisabeth

Après quelques semaines de repos, facilité par la belle saison favorable aux miséreux, le Cercle Sainte-Elisabeth a repris ses activités. Personne n'ignore le bien que cette société a opéré parmi nos pauvres depuis sa fondation et qu'elle se propose avec autant de zèle pour l'avenir. Aussi bien, ces dames dévouées qui en font partie se préparent-elles, dès maintenant, à combattre les difficultés, les malices d'un toujours rude et interminable hiver. Bien plus, quand celui qui s'en vient s'annonce si sombre.

Quoi qu'il en soit, des pauvres, des sans-travail, des malheureux, des malades, des mamans dans l'attente d'un ange, et manquant de tout pour le vêtir, il y en aura toujours. C'est en vue d'aider tant d'indigence que les Dames de la Sainte-Elisabeth s'organisent en groupes divers pour tendre la main de la façon discrète qu'elles savent, rappelant à ceux qui le peuvent accomplir, leur devoir de solidarité.

Elles seront également reconnaissantes de recevoir, comme par le passé, du linge usagé, mais, par respect pour leur oeuvre et leurs pauvres, elles ont bien le droit, je pense, d'être un peu difficiles. Je veux dire que nous aurons la délicatesse, n'est-ce pas, de ne leur envoyer que du "bon" et du "net". Une guenille est guenille pour tout le monde, et ces dames n'en sauraient que faire. Nous croyons comprendre aussi que le comité de couture accueillerait avec joie quelque renfort...

Comme le disait si justement une amie de l'oeuvre: "N'est-ce pas pour son propre compte qu'on travaille, au demeurant, en se dévouant pour le prochain, puisque nous serons traités par Notre-Seigneur de la même façon que nous l'aurons traité dans ses pauvres? On marchande trop les sacrifices demandés, infimes en comparaison de la royale récompense dont ils seront payés!

...Voilà que j'ai laissé partir mes idées au vol, quand l'on me demandait, si j'ai bien compris, d'annoncer simplement une fête champêtre. Quand? Où? Je ne sais pas. Mais c'est à l'état de projet, et c'est pour vous permettre, Mesdames et Messieurs, de vous y préparer pour prochainement. De quelque façon qu'on demande alors votre concours, vous saurez, nous n'en doutons pas, y répondre généreusement. Au nom des pauvres de chez nous, s'il vous plait!

Décès de M. Evariste Miron

Le père de M. Philippe Miron, de Saint-Boniface, est décédé ces jours derniers à Bathgate, N. D.

Cercle Ouvrier Saint-Joseph

Assemblée du 19 août

M. le président déclare l'assemblée ouverte et annonce qu'à notre prochaine réunion, en septembre, nous recommencerons nos conférences, interrompues pendant le temps des vacances. Le conférencier pour cette réunion sera M. l'abbé Brodeur, de la paroisse Holy Cross, qui nous entretiendra sur son voyage de Saint-Boniface à Carthage, où eut lieu le Congrès Eucharistique dans le cours de l'été.

Après lecture et approbation des affaires courantes, les rapports de nos pique-niques des 15 juillet et 4 août furent donnés à l'assemblée; tous sont enchantés de la façon dont les choses furent faites, ainsi que des résultats obtenus. Plusieurs nous disent avoir entendu bien des citoyens de Saint-Boniface et des environs demander si le Cercle Ouvrier en ferait un, l'année prochaine. Chers membres et amis, soyez sans inquiétude, l'intention de notre Cercle est d'en faire un chaque année, et nous ne voulons qu'une chose, faire mieux à l'avenir.

Un vote de remerciements est adressé à tous ceux qui ont travaillé au succès obtenu, ainsi qu'à la population qui nous a si bien encouragés.

M. le chapelain adresse quelques mots au sujet de la construction du sanatorium à Saint-Vital; d'après les chiffres donnés par M. l'entrepreneur, 60 pour cent des ouvriers employés à ce travail sont des catholiques et la majorité de ceux-ci sont canadiens-français. Le Cercle Ouvrier se tiendra au courant de cette construction.

Il est question d'établir un bureau de placement dans notre Cercle, et d'ici peu nos industriels et notre population en général pourront se procurer des employés de tous métiers parmi les nôtres; et nous sommes certains que tous en retireront bons avantages et satisfaction. Une liste des emplois, métiers et occupations de chaque membre sera établie.

Le Cercle Ouvrier fait, en ce moment, des démarches afin d'obtenir des classes du soir cet hiver, pour nos membres, ainsi que pour tous les jeunes gens et hommes de notre paroisse qui voudraient y assister et en retirer quelques bénéfices au point de vue instruction.

Après quelques discussions, M. Jodoin nous égaya tous en nous chantant une chanson comique de son répertoire.

M. C.-D. Viau fut l'heureux gagnant de la rafle mensuelle de $2.50 donnée par le Cercle.

Tous s'en retournèrent satisfaits d'une soirée si intéressante en se promettant bien de ne pas manquer la prochaine assemblée du 16 septembre. Venez en grand nombre et amenez vos amis; ils sont toujours les bienvenus.

LE SECRETAIRE.

Sérieux incendie

Le feu a détruit l'un de nos grands élévateurs de l'est de Saint-Boniface, jeudi dernier. Nos pompiers ont tout de même été superbes et ont empêché l'incendie de devenir conflagration.

Un peu de modération, s'il vous plait!

Il y a encore beaucoup trop d'automobilistes qui font de la vitesse dans nos rues. Certaines grandes avenues sont comme un champ de course. Nous signalons cet abus à la police.

Le tennis

Le tennis va voir un regain de vie. L'on organise actuellement un tournoi intéressant parmi les membres. Plusieurs ont déjà donné leurs noms et le tournoi promet d'être vivement contesté. Il y aura une section pour simples et pour doubles, ainsi que doubles mixtes.

L'exposition de la Société d'Horticulture de Saint-Boniface

La Société d'Horticulture de Saint-Boniface et Norwood a tenu ces jours derniers, son exposition anuelle, la neuvième. L'exposition a eu lieu à l'école Taché. Plus de 2,000 exhibits ont été exposés, depuis les fleurs coupées jusqu'aux fleurs de maison et les végétaux. Il y a eu également des exhibits de mise en conserve, de miel, de travaux de fantaisie, etc.

L'exposition a été ouverte par le maire Walsh avec l'assistance de la fanfare La Vérendrye. Le Rév. Frère Joseph, président de la Société, présidait. La fanfare a joué en plein air. Les juges ont accordé des prix aux meilleurs exhibits.

L'on trouve malheureusement peu de noms français parmi ceux qui ont soumis des exhibits. Il faudrait essayer de susciter l'intérêt des nôtres sur ce point. Il y a un bon nombre des nôtres, cependant, qui ont remporté des prix dans la section des ouvrages de fantaisie. C'est un encouragement précieux.

A l'exposition horticole du Manitoba

La Société d'Horticulture de Saint-Boniface participera à l'exposition de la Société d'Horticulture du Manitoba; cette exposition sera inaugurée aujourd'hui même au "Winnipeg Rink". Nous comptons dans notre ville un grand nombre d'amateurs qui cultivent les fleurs avec une assiduité et une science croissantes. Rien n'embellit une ville comme les fleurs.

Cours supérieurs de musique à l'Institut Collégial Saint-Joseph

Une trentaine de professeurs de musique de Winnipeg et de Saint-Boniface, dont quinze religieuses en grande partie des Saints Noms de Jésus et Marie, ont été les heureux auditeurs d'une série de conférences et cours de musique donnés à l'Institut Collégial Saint-Joseph par M. Norman Wilks, le sympathique et distingué pianiste anglais, membre du Conservatoire de Musique de Toronto.

Les sujets traités par le maître se répartissent en quatre conférences, comme suit: 1, l'Art musical (Art of Music); 2, Rythme et analyse musicale (Form and Rythm); 3, Interprétation; 4, l'Enseignement musical. Il traita ces divers sujets de main de maître, en connaisseur d'une psychologie précise et d'une science profonde dans l'exposé théorique et d'une technique impeccable dans les parties pratiques, qui, il va sans dire, étaient illustrées sur place, au piano.

C'est sur l'invitation des religieuses de l'Institut Collégial Saint-Joseph que M. Wilks, après avoir donné à l'Université d'Edmonton, du 4 juillet au 14 août, un "Master Course in Music", est venu enseigner son art pendant quelques jours à Saint-Boniface. Les Rév. Soeurs de l'Institut n'ont exprimé qu'un regret, c'est que le cours ait été si bref; qu'un désir, c'est de pouvoir lui donner l'occasion de revenir l'an prochain et de donner son cours au complet.

Le mercredi 20 août, dans la soirée, M. Wilks a couronné ses cours par un récital de piano privé où l'auditoire, composé de professeurs et d'élèves avancés, a pu admirer les plus belles qualités du virtuose puissant et de l'artiste exquis, dont la presse étrangère aussi bien que locale avait plus d'une fois aimé à entretenir les amateurs de musique.

Voici le programme de ce récital:

Impromptu, fa dièse; deux Préludes; deux Valses; quatre Etudes; Scherzo, si bémol, mineur, Op. 31: Chopin.

Sonate, si bémol, mineur, Op. 35: Chopin — Grave, Doppio Movimento; Scherzo; Marche funèbre; Finale.

Le Vent dans la Plaine; "Minstrels", Debussy.

Epilogue: Korngold.

"Fireflies": Frank Bridge.

Sonate, Op. 27 No 2 (Moonlight), Beethoven — Adagio Sostenuto; Allegretto; Presto agitato.

La Sonate à la Lune, de Beethoven, et la Rhapsodie No 6, de Liszt, avaient été ajoutées au programme sur demande spéciale.

Les quatre études de Chopin furent particulièrement enlevées; le Scherzo du même auteur, mit en pleine lumière le dramatisme puissant et le lyrisme suave du maître; la Valse "Opus 42" fut rendue avec une douceur de touche et une expression à ravir tout l'auditoire. En un mot, il faut dire que ce musicien qui exige de ses élèves une facilité d'exécution poussée jusqu'à la disparition totale de la contrainte et de l'effort, satisfait complètement à cette exigence: pour lui les difficultés de technique n'existent plus. Délivré ainsi de ce qu'on pourrait appeler les soucis matériels de l'art musical, il porte toute son attention à la forme, l'expression, le jeu des nuances, et profite de tous ces mouvements pour porter dans l'âme de ses auditeurs l'idée musicale la plus belle et la plus pure.

C'était la deuxième fois que M. Wilks avait l'occasion de se faire entendre à Saint-Boniface, et les Rév. Soeurs de l'Institut espèrent que ce ne sera pas la dernière.

Pique-nique de l'Union Canadienne

L'Union Canadienne fera un grand pique-nique sur le terrain du Collège, samedi et lundi prochains. Dans l'après-midi de dimanche il y aura divers concours et les débits de limonades et du tabac seront ouverts. Nous ne saurions trop encourager la population à prendre part à cette fête de famille.

M. l'abbé Léon Roy

Nous lisons dans la "Survivance", d'Edmonton, les lignes suivantes, qui sont ici pleines d'intérêt:

"Il nous fait plaisir de souhaiter la bienvenue à M. l'abbé Léon Roy, qui arrive dans le vicariat de Grouard. M. l'abbé Roy était autrefois du diocèse de Saint-Boniface. Ce jeune prêtre était connu là-bas pour ses sympathies effectives envers l'Association d'Education du Manitoba et l'A. C. J. C. Cette simple attestation en dira plus long que quoi que ce soit à nos lecteurs.

"Nous lui souhaitons de se plaire au milieu de nos braves populations du nord."

Mariage

Le 20 août — Lucien Renuart, fils d'Adhémar Renuart et de Marie-Joséphe Dumesnil, de Miami, Floride, et Jeane Moran, fille de feu John Moran et d'Eva Lafrance.

Baptêmes

Le 20 août — Joseph-Roland-David, né le 14, enfant de Wilfrid Michaud et de Blanche Loiselle. Parrain David Loiselle; marraine, Jeanne Loiselle.

Le 21 août — Louise-Florence-Armande, née le 27 avril, enfant de Joseph Fisette et de Georgeline Joyal. Parrain et marraine: Frank Patry et son épouse, née Régina Fisette.

Le 24 août — Joseph-Elphège-Gilbert, né le 18, enfant de Joseph Bouchard et de Rose-Delima Lafontaine. Parrain, Elphège Lafontaine; marraine, Eliza Lafontaine.

Le 24 août — Joseph-Jules-Roland, né le 23, enfant de Wilfrid Cadorette et de Flore Desrosiers. Parrain et marraine: Jules Rémillard et son épouse, née Régina Desrosiers.

Le 24 août — Marguerite-Eva-Dolorès, née le 4, enfant de Georges Carpentier et d'Eva Cougnon. Parrain et marraine: Didier Cougnon et son épouse, née Eva Bérard.

Le 24 août — Marie-Jeanne-Laurene, née le 10, enfant de Joseph Delorme et d'Adelphine Vaesen. Parrain, Emile Vaesen; marraine, Marie-Rose Delorme.

Sépultures

Le 20 août — inhumé dans le cimetière de la paroisse, le corps de Louis-Raymond, enfant de Louis Tassé et de Jeannette Desroches, décédé le 19, âgé de 19 jours.

Le 22 août — Lionel, enfant de Stéphane Johnson et de Clémentine Therrien, décédé le 20, à l'âge de 3 mois.

PETITES NOTES

M. Paul Gagnon est de retour pour reprendre son ouvrage à l'ouverture des écoles le 3 septembre. Il était en visite chez son fils, au Pas.

• • •

M. A. Pétrin, interprète à la Cour du Banc du Roi, ainsi que Mme Pétrin, sont revenus d'un voyage de six semaines en province de Québec.

• • •

M. Gérard Senez, de la Pharmacie Préfontaine et Cie, est de retour d'un voyage dans l'Ouest.

• • •

Mme Moran, de Saint-Boniface, est partie pour la province de Québec. Elle s'arrêtera à Montréal voir sa fille, religieuse des Soeurs de l'Immaculée-Conception.

• • •

Mme Dumouchel a quitté Saint-Boniface, en route pour l'Est.

• • •

Mme François Lavoie est allée visiter ses parents en province de Québec.

• • •

M. Norbert Jutras, administrateur du "Patriote de l'Ouest", de Prince-Albert, était de passage à Saint-Boniface, samedi dernier, en route pour Fort William, comme délégué du Club Kiwanis, qui vient d'ouvrir officiellement la grande route qui relie Winnipeg à Fort William. M. Ernest Gagnon, délégué de Saint-Boniface, accompagnait son ami M. Jutras à Fort William.

• • •

Mme Guillaume Laleune et sa famille, rue Traverse, Saint-Boniface, sont de retour d'une vacance de deux mois chez M. Joseph Laurence, père de Mme Laleune, à Wawota, Sask.

• • •

Mlle Fabiola Gosselin recommencera l'enseignement du piano le 2 septembre, à son studio.

Feuilleton de la Liberte No 5

Coqs de France

Georges de Lys

(Suite)

D'un brusque coude, Varsal avait fait dévier sa route. De la sorte il pourrait peut-être se dérober à l'étreinte adverse, mais il risquait de rester en dedans des lignes allemandes.

Le moteur donna quelques ratés.

Hâtivement, le pilote atteignit le réservoir à huile et l'ouvrit. Le moteur reprit ses coups réguliers.

Ils survolaient à ce moment une forêt; un brouillard s'élevait d'une dépression du sol. Varsal plongea droit vers lui.

"Il faut d'abord échapper à l'oiseau boche", dit-il.

Quelques minutes ils flottèrent dans la brume. Celle-ci traversée, ils n'aperçurent plus l'aviatik qui les avait pris en chasse. Par malheur, les ratés du moteur reprirent.

"Impossible d'aller plus loin comme cela, décida le pilote. Il faut atterrir pour visiter notre oiseau. Ah! si nous trouvions un coin désert pour réparer et repartir! Tiens! cette prairie, au milieu des bois"

D'une décision rapide, il descendait et ne tardait pas à atterrir.

Aussitôt il sautait à terre, se débarrassait de ses vêtements encombrants, passait la revue de l'avion.

"Je vois le mal. J'en ai bien pour deux heures à réparer. Il fera nuit alors. Mon lieutenant; faut pousser le Farman à l'abri des arbres et nous résigner à attendre ici jusqu'à demain. Je vais me mettre au travail, et vous ferez le guet... Où diable sommes-nous ici?"

Dans les péripéties de l'action, Gueschard n'avait pas eu le loisir de consulter la carte. Les évolutions du biplan lui avaient fait perdre toute orientation. Il dut avouer son ignorance.

"N'importe! dit Varsal; le tout est que nous ne soyons pas dérangés, et demain, au jour, nous brûlerons la politesse aux Boches."

Déjà il s'était mis à l'ouvrage. Gueschard résolut de risquer une petite reconnaissance aux alentours.

Tout à son travail, Varsal ne s'apercevait pas de la fuite du temps. Son moteur remis en état, il remplaçait le dernier des tendeurs brisés lorsque le surprit la tombée du crépuscule.

"Que fait le lieutenant? demanda-t-il alors. Se serait-il fait prendre ou se serait-il égaré?"

Il ne pouvait se risquer dans les bois, la nuit, sans point de repère. D'ailleurs, la garde de son avion le maintenait à son côté. Une anxiété lui poignit le coeur.

"Nom d'un Boche! grogna-t-il, un si bon pointeur et qui s'était si vite mis à la chose! Vrai, ce serait dommage!..."

Il n'acheva pas. Que faire si son passager ne revenait pas?... Certes, il l'attendrait jusqu'au jour, veillant à côté de son appareil, prêt à le brûler s'il était surpris par l'ennemi. Mais ensuite?... Son devoir serait de ramener son avion dans les lignes françaises, en profitant du premier moment où il pourrait reprendre l'air. Lui faudrait-il donc abandonner son compagnon si, le lendemain matin, il n'était pas revenu?

Ses perplexités s'accroissaient à mesure que s'épaississaient les ténèbres. L'officier s'était-il perdu ou était-il tombé aux mains de l'ennemi? En ce dernier cas, comment s'expliquerait sa présence en dedans des lignes allemandes? Eveil serait donné à tous les soupçons, et des patrouilles certainement fouilleraient les environs. Certes, il leur serait malaisé de s'engager dans les bois aux heures obscures; mais la lune, proche de son dernier quartier, se lèverait vers minuit et permettrait alors de commencer la battue. Bien que dissimulée sous les branches, la blancheur des ailes du biplan attirerait fatalement l'attention. En tout cas, les Boches ne l'auraient pas; Varsal mettrait le feu à l'essence et après vendrait chèrement sa vie. Et il serrait la crosse de son revolver en montant la garde près du réservoir ouvert, une boîte de tisons dans sa main libre.

Hubert Gueschard s'était éloigné, repérant soigneusement son chemin par des brisées et des entailles à l'écorce des troncs. Il avait également à la main sa boussole. Il chemina ainsi un quart d'heure sans encombres; mais, arrivé près d'un carrefour formant clairière, il s'arrêta pour observer.

Une maison forestière se dressait, muette. Néanmoins, par prudence, le lieutenant fit un détour pour s'en rapprocher sans quitter l'abri des bois. Il parvint ainsi jusqu'à la muraille, et, l'oreille au mur, écouta.

Des bruits légers lui révélèrent la présence d'hôtes dans le logis. Quels étaient-ils?

Il résolut de les épier.

Comme il guettait, des pas de chevaux retentirent sur le chemin. Un général allemand apparut avec une escorte. Il mit pied à terre et pénétra dans la maison.

Aussitôt les cavaliers se déployèrent et allèrent se poster en vedettes sur tous les chemins et sentiers aboutissant au carrefour.

"Diable! se dit Hubert, je suis dans la souricière. Il s'agit de savoir ce qui se manigance ici et de ne pas me laisser prendre. Peut-être aurai-je d'utiles renseignements à rapporter au général."

Le jour commençait à baisser. Tapi dans un roncier, le lieutenant attendait que l'ombre grandissante lui permit de reprendre son poste contre la muraille.

D'autres cavaliers apparurent. Le chef de chaque groupe pénétrait dans la maison après avoir donné le mot de passe au factionnaire, et son escorte renforçait le cercle de surveillance autour de la clairière.

Hubert était en grand danger d'être découvert, quand il aperçut, sous les lambrusques traînants de la vigne vierge accrochée au mur, la trappe d'accès extérieur d'une cave. D'un effort lent et progressif, il put la soulever sans bruit, se glisser au-dessous et descendre les degrés, après avoir rabattu la planche sur lui.

Dans la cave, dont un seul plafond planchéié le séparait de la salle du rez-de-chaussée, il perçut distinctement une voix impérieuse détaillant ses ordres en un allemand que sa connaissance de cette langue lui permettait de traduire fidèlement.

"Ainsi, messieurs, vous m'avez entendu. D'après des avis sûrs, les Français ont dégarni le point visé par nous pour porter un effort plus à l'ouest. Ils n'ont plus là qu'un simple rideau de troupes sans réserves sérieuses. Nous devancerons l'attaque qu'ils préparent en frappant à l'improviste leur point faible. Dès demain vous masserez vos troupes dans cette forêt et emploierez la journée à en garnir les lisières face au but. Nous n'attaquerons pas de jour. La nuit venue, nous avancerons de façon à être à pied d'oeuvre à minuit cinquante, heure du lever de la lune. Réglez vos montres sur la mienne. Trois lumières en triangle, la pointe en bas, seront allumées à cette heure-là par les soins d'agents sûrs dans une maison abandonnée et serviront de repère pour la direction de l'attaque. Cette maison est désignée par ce point rouge sur ce croquis. Reportez-le sur vos cartes. Ce coup de main réussi, les meilleures défenses de Verdun seront tournées, et nous aurons pris pied en un point où, dissimulées sous une légère couche de terre, des plates-formes bétonnées attendent depuis longtemps notre artillerie lourde, qui, de là, foudroiera la place. Allez, messieurs, et que le vieux Dieu de l'Allemagne et de mon père soit avec nous!"

Ainsi Gueschard assistait à un conseil de guerre tenu par le kronprinz entouré de ses généraux!... Ah! posséder une mine d'explosifs et décapiter ainsi cette armée de ses chefs en faisant sauter la baraque! De grand coeur il eût donné sa vie pour un tel exploit. Mais il ne possédait que son revolver, bon tout au plus à venger sa peau s'il était surpris. En revanche, une mission plus périlleuse s'imposait à lui: s'évader d'abord de la souricière où il s'était jeté assez heureusement pour découvrir les plans de l'adversaire, parvenir ensuite à rejoindre l'avion, le trouver en état de reprendre vol, et enfin atteindre Verdun pour prémunir la défense de la place contre le coup de main projeté. Les précisions qui lui manquaient seraient sans doute faciles à établir par le général français. Il savait, lui, où la ligne de défense avait été affaiblie. Hubert, pour éviter toute erreur, avait noté sur son carnet les paroles mêmes du kronprinz.

Dans la maison, tout bruit avait cessé. Au dehors, les pas des chevaux décroissaient. Hubert se risqua à explorer la cave à la lueur de sa lampe électrique de poche. Une échelle montait à une trappe intérieure. Il pesa sur elle, le panneau céda sous son effort, et il se trouva dans la salle abandonnée. Une feuille tombée sous la table l'attira; il la ramassa: c'était un fragment de carte des avancées de Verdun, couvertes de signes dont le fameux point rouge indiquant la maison-signal, celle dont les trois lumières devaient servir de point de direction à l'attaque.

Précieusement Gueschard inséra le papier dans sa poche intérieure.

Verdun! Verdun! maintenant c'était Verdun qu'à tout prix il lui fallait atteindre, et pour cela retrouver Varsal et son avion réparé. Que devait penser le pilote de sa longue absence et qui allait se prolonger encore, car Hubert ne pouvait songer à s'aventurer en pleines ténèbres dans des bois inconnus? Ses brisées, ses entailles aux troncs ne pourraient lui servir de repères qu'une fois la lune déjà haute sur l'horizon.

Dans la crainte qu'un poste n'eût été laissé pour surveiller la maison et ses abords, l'officier redescendit dans la cave et sortit par l'ouverture extérieure qui lui avait donné accès. Alors il rampa sous bois pour regagner le point d'où il avait débouché dans la clairière.

Ce point faisait face à l'angle gauche du logis forestier. Durant son exploration, Hubert avait relevé, à la boussole, comme orientation suivie, environ quinze cents mètres de l'ouest au nord, puis un quart de lieue franchement au nord. Sa retraite devrait donc s'opérer d'abord au sud, puis du nord-ouest au sud-est. D'ailleurs, dès son changement de direction, il devait constamment descendre pour aboutir au petit vallon où avait atterri l'aéroplane.

Impuissant à se résigner à l'attente, Hubert entreprit de retrouver Varsal en comptant ses pas et en observant sa boussole, dont le cadran était lumineux. Il la plaça au fond de son casque, qu'il tint à la main afin de n'être pas trahi par les émanations phosphorescentes du cadran. Ses pas s'étouffaient sur la mousse, s'inquiétant à chaque craquement des brindilles sèches qui se brisaient sous le pied.

Comme il contournait un hêtre énorme qu'il croyait avoir marqué en venant et que ses doigts cherchaient sur l'écorce l'entaille qu'il y avait faite, il eut l'épouvante de se sentir agrippé par deux bras solides. Leur étreinte lui enserrait le buste et le mettait à merci, tandis qu'une voix grondait:

"Enfin! j'en tiens un de ces Boches; faut qu'il paye pour les autres."

Hubert souffla simplement ce mot: "Français!

— Hein! murmura l'assaillant, qui êtes-vous et comment ici?

— Aviateur en panne. Mais vous?

— Garde forestier.

— Allons donc! les forestiers sont mobilisés!

— J'ai soixante ans, reprit l'inconnu, je demeurais avec mon fils, qui était comme moi du métier. Quand il est parti, je suis resté avec ma bru dans la maison de la forêt. Ils me l'ont tuée, monsieur, et après quelles horreurs! Voici huit jours de cela. Jusqu'alors nous étions restés tranquilles dans ce canton de la forêt, qui est loin des routes praticables. Ils sont venus à la fin, et depuis je les guette pour me venger; mais il m'en faut plus d'un pour me contenter. Aussi je suis prudent... Ah! je croyais bien en tenir un... C'est dommage!

— Non, dit Hubert parce que notre rencontre peut rendre un grand service au pays. Vous connaissez ce bois, il faut que vous me guidiez jusqu'à un petit vallon, là, au sud, où m'attendent mon pilote et mon avion. Si je puis partir au jour, je vous promets que de nombreux Boches vous payeront leur dette. Je ne puis vous en dire plus; mais, avec votre aide, je vais leur causer un vrai désastre.

— Tant mieux! Je suis votre homme. Prenez-moi la main, je vais vous guider. Je vois où vous voulez arriver."

Ils marchèrent tous deux en silence; enfin ils atteignirent une lisière. Le vallon s'étendait là. Lentement ils le remontèrent. Hubert tâchait de reconnaître le lieu de son atterrissage.

Soudain ils se heurtèrent à une ombre dont le bras s'abattit devant eux.

"C'est moi, Varsal! se hâta de dire Gueschard devant le geste menaçant.

— Tonnerre! marmonna le pilote, un peu plus, je vous trouais la peau... Vous pouvez dire que vous m'avez causé du mauvais sang... Mais vous n'êtes pas seul.

— Un ami... Je vous expliquerai... Et l'avion?

— Paré.

— Alors à l'aube..

— Nous filons vers Châlons

— Non, à Verdun! Il le faut et il y a urgence.

— Bon! à Verdun si c'est votre idée... Mais là-bas le général nous attend.

— Il nous saura gré de notre détour, je vous en réponds, et je prends tout sur moi.

— Oh! conclut Varsal, ça me suffit que vous le vouliez. Vous êtes d'attaque, mon lieutenant, et ce que vous jugez bon ne peut pas être mauvais.

— Merci, mon ami. Mais avez-vous quelques provisions? Je meurs de faim.

— Pour sûr, j'ai ce qu'il faut, et j'y dirai un mot avec plaisir.

— Vous n'avez rien pris ce soir?

— Ma foi, non! De ne pas vous revoir, j'avais perdu l'appétit. Mais avec vous, il m'est revenu."

Déjà il avait déballé d'un coffre une boîte de conserves, un demi-pain, une peau de bouc contenant deux litres de vin. Le lieutenant invita le forestier à leurs agapes.

L'homme accepta un morceau de pain, qu'il bourra de viande, et vida une lampée.

"Reposez-vous, dit-il, je vous ferai le guet, et au jour je vous donnerai un coup de main pour prendre vol."

Dès l'aube, les aviateurs étaient parés. Un brouillard ouatait le fond du vallon; mais le forestier déclara qu'à peu de hauteur le biplan aurait le ciel libre. La brume faciliterait même leur départ au cas où le tapage du moteur donnerait l'éveil à quelque poste ennemi. L'appareil fut amené au milieu de la prairie. Hubert serra la main du forestier.

"Après-demain lui dit-il, vous verrez que je ne vous ai pas trompé.

— J'y compte, répondit l'homme. Vengez-nous!"

Et, souple l'oiseau prit son essor.

Grâce au forestier, Gueschard était fixé sur le point du départ. Une heure au plus leur suffisait pour atteindre Verdun, même en prenant une grande hauteur pour échapper au tir de la forte artillerie massée par l'ennemi face à nos positions.

La couche de brume traversée, l'avion vola dans un ciel sans nuages. La canonnade dont il fut salué à son passage au-dessus des batteries ennemies ne lui occasionna pas la moindre avarie. Il put redescendre, une fois dans nos lignes, et se poser à peu de distance de la ville.

A peine à terre, Gueschard demanda aux soldats accourus:

"Le général en chef?

— Il visite le front est.

— Une auto!.. Il faut que je le rejoigne d'urgence."

Un officier d'état-major, à la vue de l'avion, avait arrêté sa voiture. Il déclara:

"Montez avec moi, lieutenant, je rallie justement le gouverneur."

Ils partirent. En route, Hubert se borna à déclarer au colonel qui le conduisait qu'il avait surpris un renseignement des plus importants pour la défense de Verdun.

Lorsque le général, enfin rejoint, eut entendu le lieutenant, pris connaissance de la relation du conseil de guerre tenu par le kronprinz, vu la carte annotée, il se tourna vers Hubert et lui ouvrit les bras.

"Vous nous sauvez, mon ami... Mais comment savent-ils si bien ce qui se passe chez nous!... Heureusement nous serons parés pour les recevoir."

Et sur-le-champ il dicta et expédia ses ordres.

"Il faudrait quand même, dit-il à Gueschard, que je pince les sales individus qui les renseignent et qui leur font des signaux. Cerner la maison abandonnée, c'est facile; mais s'ils ne voient pas les trois lumières, les autres hésiteront peut-être à marcher et à donner dans le traquenard que je leur tends.

— Mon général, proposa Gueschard, il y aurait peut-être un moyen: aller tendre une souricière dans la maison, y attendre les espions, s'en emparer et allumer nous-mêmes ensuite les trois feux.

— Non, répliqua le chef. Toute allée et venue dans le secteur en question donnerait l'éveil à nos traîtres et les mettrait à même par des moyens que sûrement ils possèdent, d'avertir l'ennemi. Il contremanderait son attaque, et je veux qu'elle ait lieu; car, prévenu comme je le suis grâce à vous, elle leur coûtera cher.

— Autre chose, mon général; pourriez-vous télégraphier ou téléphoner à mon commandant de corps d'armée que je suis ici, qu'il soit sans inquiétude, que la mission dont il m'a chargé est accomplie, enfin que je lui demande l'autorisation de rester ici le temps nécessaire pour que j'aie la joie d'assister et de prendre part à l'action qui se prépare?

— Cela va être fait, mon ami; d'ailleurs, j'ai besoin de vous.

— Merci, mon général, je vous suis très obligé."

Le grand chef sourit.

"En l'espèce, l'obligé c'est moi... Ah! mon ami, vous ne pouvez concevoir la valeur du service que vous rendez au pays.

— J'ai eu de la chance, mon général.

— Soit! mais servie par une prompte intelligence, une vive décision et un merveilleux courage. Cristi! vous n'aurez pas volé la Légion d'honneur, vous, ni la seconde palme qui barrera le ruban de votre croix de guerre, je vous le garantis... Maintenant allez prendre un peu de repos, car vous ne dormirez pas plus cette nuit que l'autre. Vous êtes mon hôte à dîner. Nous partirons sitôt après."

La nuit vint. Les lignes naguère dégarnies se peuplèrent de mitrailleuses, tandis que d'importantes réserves se massaient tout auprès dans des abris bien dissimulés. Sur toutes les positions dominantes, une puissante artillerie repéra ses distances de tir sur le terrain dangereux et fut prête à l'inonder d'obus. Pour déchaîner ses rafales, elle devait attendre le signal indiqué par le général: trois fusées, l'une bleue, la seconde blanche, la troisième rouge, symbole de l'essor glorieux que prendrait dans cette affaire le drapeau tricolore.

Minuit et demi... Une vague lueur à l'horizon révélait la lune prête à surgir. Les ténèbres moins denses laissaient entrevoir la ligne confuse qui déterminait la lisière des bois. Du côté français, il était impossible de voir si les trois lumières s'étaient allumées dans la maison abandonnée, sa façade étant tournée vers l'ennemi. Mais un observateur s'était juché dans un arbre d'où la façade était visible, et un fil téléphonique dissimulé le reliait au poste de commandement du général.

Un appel tinta. Hubert, désigné par son chef pour cet office, se précipita vers le récepteur.

"Les trois feux brillent, mon général dit-il.

— Bien, répondit celui-ci. Attendons encore pour que toutes les troupes de l'assaillant soient à découvert.

Un quart d'heure plus tard, la triple fusée épanouissait dans le firmament les trois couleurs.

Aussitôt, de toutes parts, les réflecteurs fouillèrent la campagne, l'inondant de nappes lumineuses; nos pièces de 75 déchaînèrent leurs rafales, tandis que crépitaient les mitrailleuses.

Bien que surpris, l'enemi, convaincu de n'avoir devant lui qu'un rideau de troupes cherchant à le tromper par l'intensité d'un feu qui ne pourrait se soutenir, précipita son attaque. Revolver au poing, les officiers allemands poussaient devant eux leurs hommes, entassés en masses profondes. L'ordre du kronprinz était de marcher sans arrêt et d'enfoncer coûte que coûte le front français, qui devait fatalement, quelque fût son héroïsme, céder sous l'écrasante supériorité numérique de l'assaillant. Et voici qu'au rebours des prévisions, le feu français semblait se renforcer, s'étendre sur les ailes, dénoncer l'entrée en ligne de puissantes réserves. Le plan si bien combiné se heurtait à une force de résistance décevante et qui semblait démentir l'exactitude des renseignements dont la teneur avait motivé l'attaque. Or l'état-major allemand était sûr de ses agents; il fallait donc que la défense eût connu à temps, pour les déjouer, les projets du kronprinz. Et cela semblait impossible, vu le luxe de précautions prises pour que le conseil de guerre tenu dans la forêt échappât à tout oeil et à toute oreille.

Irrité d'un obstacle qu'il s'obstinait à ne vouloir croire que sans réelle consistance, le kronprinz lançait réserves sur réserves. En dépit de cet acharnement, le front était arrêté. Certains assauts poussés jusqu'à nos réseaux de fil de fer les avaient laissés jonchés de cadavres. Obus et mitrailleuses continuaient à faucher les vagues d'hommes qui refluaient sur celles venues à la rescousse et qui, à leur tour, se brisaient, émiettées par la mitraille.

L'aube se leva sur cette scène de carnage. A ce moment, de toutes parts, les clairons français sonnèrent la charge. La contre-attaque se rua d'un irrésistible élan sur un assaillant décimé et en désordre. A peine celui-ci reçut-il le choc, qu'il se débanda et, d'une fuite éperdue, chercha l'abri de la forêt. Mais nos batteries, allongeant leur tir, saccageaient la lisière et ses abords d'un tir de barrage. Prises entre deux feux, de nombreuses unités mirent bas les armes. L'offensive qui devait livrer au kronprinz les clefs de Verdun était, pour cette fois, manquée.

Mais, hélas! il n'y devait pas renoncer, et quelques mois plus tard la place, non prévenue alors par l'intervention d'un Gueschard, devait subir le long et terrible assaut qui, après avoir écrasé Driant et ses chasseurs, fit de Verdun l'immense cimetière d'un million d'hommes.

Comme les vainqueurs rentraient à Verdun, le généralissime y arrivait en tournée. Renseigné par le gouverneur de la place sur l'affaire et sur le rôle merveilleux joué en cette occurrence par Gueschard, il se le fit présenter et lui dit:

"Votre général vous a promis la croix, c'est moi qui vais vous la donner, et sur l'heure. Clairons, ouvrez le ban!"

Lorsque le nouveau chevalier eut reçu l'accolade, le généralissime le retint.

"J'ai payé la dette de vos chefs directs. Pour acquitter la mienne et celle du pays, — vous lui avez sauvé Verdun, — ce sont les galons de capitaine que je vous donne, et jamais ils n'auront été mieux mérités. Et je vous promets que l'ordre de l'armée qui relatera vos titres fera des envieux. Votre main, capitaine Gueschard; votre nom est désormais de ceux que je ne saurais oublier.

— Et mon pilote, mon général? hasarda Hubert.

— Il aura sa citation, et c'est vous qui la rédigerez. Je l'accepte de vous, les yeux fermés. Allons! que ce brave homme vienne recevoir sa croix de guerre."

VIII

Hors du front

Emerveillé par les qualités d'initiative, de sang-froid, de décision et de perspicacité déployées par le nouveau capitaine au cours de son raid aérien d'abord, puis de sa reconnaissance, dont il était résulté une si importante découverte des projets de l'ennemi, le généralissime avait décidé Gueschard à passer dans le service de l'aviation et l'avait envoyé faire à Buc son apprentissage de pilote, afin que, même observateur, il pût à l'occasion savoir manier son appareil.

Ce fut avec une émotion profonde que l'heureux père étreignit sur sa poitrine ce capitaine de vingt et un ans, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, dont le ruban portait une double palme. La mère, en embrassant son fils, sut cacher les appréhensions que lui créaient les nouveaux dangers qu'allait affronter son Hubert. Quant à ses soeurs, enthousiastes, elles se montraient simplement fières de lui.

Hervé Le Kernoël, dont la convalescence faisait des progrès rapides, s'était réjoui des prouesses de son frère d'élection et brûlait d'être bientôt à même de les imiter, sinon de les égaler. Avant de reprendre la vie de campagne et de tranchées, trop rude pour son état, il postulait l'autorisation de faire un stage dans les autos-mitrailleuses. Il avait eu l'honneur d'être cité à l'ordre de l'armée pour sa vaillante conduite, à l'occasion de sa blessure. Les deux amis avaient chacun fait leurs preuves.

Lorsque, avant de rejoindre son nouveau poste, Hervé alla en convalescence retremper ses forces physiques, et morales sur le sol paternel, son arrêt à Paris eut de douces heures dans l'intimité de la famille Gueschard. Il retrouvait là comme un avant-goût du futur foyer, dont il gardait jalousement l'espoir en son âme. Avec quelle émotion il serra dans ses bras Hubert et sentit palpiter dans la sienne la main qui lui avait prodigué ses soins!

Il partit, et quand il roula dans le train, à mesure qu'il se rapprochait d'elle, la terre ancestrale de plus en plus posséda son âme. Il éprouva le besoin de s'épancher en un hymne à la petite patrie, et sur son carnet griffonna ces vers:

Je t'ai donc retrouvée, après un an de guerre,
Bretagne, qui m'as fait ton plus dévot enfant,
Et j'ai tout oublié mes maux de naguère
Dans ton air loin duquel tout autre est étouffant.

Tes prés, tes bois, tes eaux, tes rochers et tes landes,
Tes manoirs accrochés au revers du ravin,
Tes menhirs, tes dolmens, ton passé de légendes
Le culte de tes morts, ta foi dans le Divin;

Tout chez toi m'a parlé la douce voix des rêves,
Cette voix qui venait, dans mes nuits sans sommeil,
M'apporter, chuchoteurs, les échos de tes grèves,
Le rire de tes mers au baiser du soleil.

Au détour du chemin, un antique calvaire
M'accueille de ses bras ouverts à tout amour,
Et, le pied plus léger et le coeur moins sévère,
J'entends chanter en moi l'hosanna du retour.

O Bretagne, ma mère, ô petite patrie,
Je m'en vais de nouveau m'éloigner de ton port;
Mais j'aurai reposé mon âme endolorie
Sur ton sein maternel, où mon coeur bat plus fort.

Et je retournerai, grandi de ta mémoire,
Jeter, comme un défi, ton saint nom aux Teutons,
Et je rapporterai les palmes de victoire
Qu'incruste de rubis le sang de tes Bretons.

Que de noms de tes fils sont gravés sur les tombes!
Partout où leur élan a forcé le succès
J'ai relevé leur trace au champ des hécatombes;
Les cadavres bretons pavent le sol français!

Oh! ces tertres, épars dans les sillons des plaines,
Que de hâtives mains ont abrités de croix,
Tombes, veuves de noms, ô tombes, vous trop pleines
De ceux qu'a recueillis le Père en qui je crois!

Vous portez un képi pour sanglante couronne,
Un bouquet desséché dans le creux d'un obus;
Basses, vous dominez ce qui vous environne,
Par leur sang sois sacrée, ô terre qui le bus!

O sol de France, en toi repose la semence
Des vertus de la race, et voici refleurir,
En beaux épis dorés parmi la plaine immense,
La moisson des héros qui surent bien mourir!

Oh! l'arrivée à la gare, la course par les chemins connus dont chaque détour éveille un souvenir, et la bienvenue souriante des vieux qui vous ont vu grandir et saluent en l'officier glorieux l'enfant dont ils n'ont pas oublié les boucles blondes! Et les regards émus des mères des jeunes gens de son âge, partis comme lui pour la défense sacrée! Enfin la rentrée au manoir familial, les gros baisers de la servante qui a veillé jadis sur vos premiers pas, les mains tendues des fidèles domestiques pour qui la maison du maître est devenue la leur, attestant ainsi l'antique noblesse de leur nom: "domus", la maison! Et surtout l'étreinte sur le coeur maternel!... Et les petites joies de retrouver sa chambre, ses livres, les objets familiers! Le premier repas dans la grande salle, devant le beau panorama de mer dont la voix chante à l'oreille la rumeur familière! Le bon air salin pénétrait comme un dictame, dans le poumon blessé, comme pour en effacer jusqu'à la cicatrice

Avant tout parent ou ami, Hervé réserva ses premières visites aux gens du pays dont un fils était tombé pour la patrie. Il sut trouver pour eux les mots de réconfort propres à leur faire moins péniblement supporter leur peine. A vivre côte à côte avec ses hommes, le jeune officier avait aussitôt appris les paroles qui vont au coeur des humbles.

Aussi, au sortir de chaque chaumière endeuillée laissait-il comme un rayon qui réchauffait la solitude des vieux et dorait leur résignation de l'éternelle espérance.

En sa grande âme de chrétienne, Mme Le Kernoël bénissait Dieu des grâces qu'il répandait dans son fils. Une fierté gonflait son coeur, dont elle voilait les anxiétés douloureuses, à passer au milieu des bonnes gens dont elle était la providence, appuyée au bras du jeune héros à la poitrine étoilée de la croix de guerre. Dans ses conversations mentales avec le mari qui l'avait quittée, elle pouvait désormais lui montrer ce qu'elle avait fait du fils dont il lui avait confié l'avenir, avec la certitude que, là-haut, le père était content d'elle et de leur enfant. Il continuait noblement la race et en accroissait le patrimoine d'honneur.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 60 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le lundi soir, à cinq heures.

PERSONNE D'AGE MUR voudrait trouver une place chez des messieurs (adultes) respectables. Expérience et références. S'adresser à la **Liberté, Boîte 18.**

ON DEMANDE une institutrice bilingue de deuxième classe, pour l'école Baie Saint-Paul Est 790 pour le 1er septembre 1930. S'adresser à **C.-A. Allard, sec.-trés., Marquette, Man.** 13

A VENDRE — Maison moderne, à Saint-Norbert, à proximité des écoles et tramways; 6 chambres, chauffage eau chaude; grand lot, garage et glacière. S'adresser à **265, rue Dumoulin, Saint-Boniface.** 13p

SUITES MODERNES de 3 et 4 chambres; bâtisse Banque Canadienne Nationale, Saint-Boniface. S'adresser à **179, ave. Provencher, Saint-Boniface. Tél. 201 506.** 13

BOULANGERIE à vendre, dans une des plus belles paroisses du Manitoba. Bonne clientèle. S'adresser à la **Liberté, Boîte 19.** 12p

AGENTS DEMANDES — Hommes ou femmes, détailler à domicile une ligne comprenant 156 préparations, articles de toilette, produits domestiques, médecine vétérinaire. Une vente assurée dans chaque foyer payant 100% de profit. Nos agents se font jusqu'à $75 par semaine. Catalogue et détails envoyés sans frais. **La Clé des Produits Familiers, 4765, Sainte-Catherine Est, Montréal.** 17p

A VENDRE ou échanger — Maison de pension (titre clair); confiserie, salle de billard, chaise de barbier, agence d'huile, etc. Considérerait propriété environ $4,000, dans une bonne localité. S'adresser à la **Liberté, Boîte 34.** 13p

A LOUER — Maison moderne, sur rue Dumoulin; complètemnt renouvelée et nettoyée. Pour plus amples détails, **téléphonez 202 806.** 13

"COTTAGE" A LOUER — 4 chambres. $25 par mois; avec garage, $30. S'adresser à **231, rue Dumoulin, Saint-Boniface.** 13

ON DEMANDE une servante pour besoin immédiat. Ouvrage général; pas de lavage. S'adresser à **Mme Roy, 445, rue Saint-Jean-Baptiste. Téléphone 201 806.** 13

A LOUER — Suite de 4 chambres, garnie ou non garnie. Poêle électrique, bain privé, eau chaude constamment; téléphone; chauffage eau chaude. S'adresser à **551, rue des Meurons. Téléphone 201 751.** 13

HOMME D'EXPERIENCE énergique, avec onze enfants, six étant capables de travailler, désire prendre une ferme, 400 acres ou plus. Préférerait ferme avec roulant complet pour 3 ou 5 ans, avec perspective d'achat d'ici 3 ans. Pourrait prendre possession le 1er octobre prochain. Préférerait un centre canadien-français, au sud de Winnipeg. S'adresser à **Boîte 5, la "Liberté".** 15p

A LOUER — Suite de trois chambres, chauffage, éclairage, eau chaude, poêle électrique et garage. $25 par mois. S'adresser à **393, ave. Provencher, St-Boniface.** 13p

LOGEMENT A LOUER — S'adresser à **458, rue Saint-Jean-Baptiste, Saint-Boniface.** 13p

FILLE DESIRE POSITION comme ménagère pour famille de deux ou trois adultes. Bonne cuisinière. S'adresser **à Mlle M.-A. Bohémier, Saint-Norbert, Man.** 13p

AU SACRE-COEUR

S. G. Mgr Guy, O.M.I.

Que la reconnaissance nous attire d'autres visites semblables!

S. G. Mgr J. Guy, évêque de Zerta, successeur des Grouard et des Joussard, a daigné séjourner au milieu de nous avant de se rendre à Ottawa pour la consécration du nouvel évêque de Gravelbourg.

Les pays du nord se peuplent de plus en plus, et la survivance de l'Evangile, parmi les nouveaux colons, requiert de nouvelles recrues apostoliques. Espérons que des âmes d'élite, d'autres évangélisateurs, ambitionneront de venir seconder les désirs de Sa Grandeur.

Le 2 septembre

Le soleil chaud des vacances a mis au coeur des écoliers des ardeurs inaccoutumées. Puisse l'ouverture des classes — le 2 septembre — faire époque dans les annales paroissiales!

Décès

Mme Henriette Leduc, autrefois Mme Bourbeau, de cette paroisse, est décédée à Montréal, à l'âge de 88 ans.

Visiteurs Oblats

S. G. Mgr J. Guy, O.M.I.; les RR. PP. E. Savoie, de Fort Frances; C. Gauthier, de Beren's River; M. Kalmès, de Fort Alexandre, L. Jalbert et M. Dussault, du collège de Gravelbourg.

Tennis

Nos membres reviennent de vacances, les uns après avoir visité l'Est, les autres l'Ouest. En septembre, nous souhaitons de voir le club au complet; il nous sera possible alors d'organiser les concours pour les divers championnats. Il reste encore quelques jours; avis est donné aux champions en herbe de s'exercer.

Le concours de doubles pour hommes a eu lieu la semaine dernière, d'où MM. Joseph Sala et Josaphat Gauthier sont sortis vainqueurs. Ces concours ont provoqué un grand intérêt et les membres qui n'y ont pas encore participé ne devraient pas manquer les derniers de la saison.

Un congrès des mines à Winnipeg

Des ingénieurs de renom, spécialistes et experts miniers, se réuniront à Winnipeg, au début du mois prochain, à l'occasion de la convention annuelle de la "Canadian Institute of Mining and Metallurgy", section de l'Ouest.

Le programme de la convention est des plus intéressants et il ne manquera pas de plaire à tous ceux qui y prendront part.

Les séances du congrès se tiendront à bord d'un train spécial du Canadien National qui quittera la capitale du Manitoba le premier septembre. La première journée sera occupée à visiter les mines de Flin Flon où les délégués seront les hôtes de la "Hudson Bay Mining and Smelting Company". Le jour suivant, les congressistes seront à Sherridon, où la "Sherritt Gordon Mines Ltd" leur montrera ses usines. Le 4 septembre deux séances auront lieu au Pas.

Des conférences techniques seront données par des experts. On parlera notamment des développements des mines Flin Flon et Sherritt Gordon et des procédés employés dans l'exploitation des minerais.

Pour financer le blé de 1930

Le paiement initial de la Coopérative du Blé sera de 60 sous le minot de blé, numéro 1 Northern à Fort William.

Cette décision a été prise lundi, après de longues négociations avec les banques.

L'avance sur les autres grains est la suivante: orge, No 3 C.W., 25 sous; avoine, No 2 C.W., 30 sous; seigle, No 2 C.W., 35 sous; lin, No 1 N.W., $1.25.

Mgr Forbes blessé dans un accident d'auto

Ottawa. — S. G. Mgr Forbes s'est blessé au visage dans un accident d'automobile. Cette blessure n'est pas grave. L'automobile dans laquelle se trouvait Mgr l'Archevêque d'Ottawa a capoté après une collision avec une autre machine.

Nouvelles Brèves

WASHINGTON. — Il sera présenté un projet de loi, au prochain congrès, pour l'établissement de tubes pneumatiques qui transporteront le courrier aérien déposé aux aéroports.

STAMBOUL. — Le gouvernement turc a décidé de vendre des actions de la banque d'Etat aux fonctionnaires lesquels pourront s'acquitter par versements mensuels.

TOKIO. — La dépression au Japon se fait surtout sentir dans l'industrie de la soie. L'exportation de la soie de ce pays a diminué d'un bon tiers cette année.

JARIS. — M. Fernand Bouisson, président de la Chambre, a déclaré à ses amis qu'il renonçait à poser sa candidature à la présidence de la république.

SANSALITO, Calif. — "Boss" Scatena, tout de simple immigrant italien devint tête de la "Bank of Italy", cinquième par ordre d'importance des établissements bancaires des Etats-Unis, est décédé, âgé de 80 ans.

BUDAPEST. — Un ouvrier hongrois, Sigismond Sigetti, vient de présenter au ministre de France un tableau de "Jeanne d'Arc sur le bûcher". C'est un travail de 23 ans.

BERLIN. — La police prussienne va être maintenant armée d'un pistolet qui lance de minuscules bombes dégageant des gaz destinés à rendre les malfaiteurs inconscients.

Paris. — Une vigoureuse offensive contre les braconniers de la mode française vient d'être commencée. Au cours d'une vaste opération, la police a saisi un nombre considérable de copies des modèles des couturiers parisiens qui étaient destinées aux confectionneurs d'Amérique.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone 28 870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. J.-B. Beaupré, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 11 heures (grand'messe) Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Brunet et Boulet.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. p.m. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.

POUR RIRE

Emotion

Emilie, la femme de chambre, se précipite dans la chambre de sa patronne:

— Mon Dieu! Mon Dieu! cria-t-elle.

— Qu'y a-t-il, Emilie? fait la patronne, qui croit à un malheur.

— Vite, madame, gémit Emilie, un petit verre de Cognac: je sens que je vais m'évanouir.

Bouteille. Cognac. Emilie avale d'un trait le verre et soupire:

— Encore un petit verre, madame...

Second verre, troisième verre, quatrième verre. A ce moment, Emilie semble reprendre ses sens:

— Ah! dit-elle, cela va mieux.

— Alors, s'enquiert la patronne, vous allez maintenant pouvoir me dire ce qui vous a causé une émotion pareille?

— Oh! oui, madame, répond Emilie: j'ai cassé la potiche du salon, la belle...

Juliette ne doute de rien

Madame. — Quel ennui! La pendule est arrêtée; nous ne saurons pas l'heure.

Juliette. — Je vais aller voir au cadran solaire, madame.

— Mais, petite étourdie, il fait nuit noire.

— Cela ne fait rien, je prendrai une lanterne.

Goûts différents

Lucien. — Moi, j'aime énormément la bicyclette.

Henri. — Moi, pas du tout; je n'aime pas à marcher assis.

Un seuil d'un magasin de nouveautés

Un gamin, désignant à la demoiselle des vêtements de toile bleue:

— Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle?

— Des combinaisons pour le travail.

— Ah!... et vous n'auriez pas des combinaisons pour ne rien faire?...

Espoir

Dupont passe ses vacances dans la toute petite pension d'un tout petit village. C'est la nature, la vraie nature, mais la nourriture s'en ressent: des fruits, des salades, des légumes... Quant à la viande, on n'en voit pour ainsi dire jamais sur la table de la pension.

—Or Dupont n'est pas végétarien, et son estomac crie famine. Un beau matin, la maîtresse de la pension — une vieille fille qui croit aux présages — déclare:

— La main droit me démange depuis une heure: c'est signe de visite inespérée et rare.

— Peut-être le boucher, mademoiselle? fait Dupont.

Et pour cause!

Un romancier assistait il y a quelque temps, à une exécution capitale.

Le condamné opposait la plus vive résistance aux aides du bourreau et se faisait littéralement trainer jusqu'au lieu du supplice.

Alors, notre écrivain inscrivit sur son carnet cette réflexion, qui éclaire d'un jour tout nouveau une question jusqu'ici tant controversée:

— La peine de mort n'a pas d'adversaires plus résolus que ceux qui vont monter à l'échafaud.

La différence

Le client. — Garçon, pourquoi, sur votre menu, inscrivez-vous un bifteck à 35 sous et un autre à 40 sous?

Le garçon. — C'est que pour le repas à 40 sous, nous donnons un meilleur couteau au client.

Précision

Un forain, qui se pare d'ailleurs du titre de professeur, présente à la fête de Montmartre un cirque de puces.

Sans doute désireux d'augmenter le nombre de ses "artistes", il a apposé, au-dessus de la caisse de son établissement, un écriteau ainsi libellé: "On achète les puces humaines, sauf celles des animaux."

Ce forain estime vraisemblablement qu'on n'est jamais trop précis en matière de transactions commerciales.

Client fier

Un mystificateur sonne au milieu de la nuit chez un pharmacien et lui demande pour deux sous de pommade de concombre.

Le pharmacien lui reproche dans les termes les plus vifs de le déranger à pareille heure pour si peu.

— Ah! c'est comme ça, dit l'autre d'un air blessé. Eh bien, je n'en veux pas, j'aime mieux aller chez un autre pharmacien.